

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

SUR LE CHEMIN DU FILS DE L'HOMME

Valpré 2000

2

janvier - février 2001

38 F

206

Mutations de la mission au Bré:

La foi dans l'Évangile de Marc...

*Parole chrétienne
et devenir de l'homme*

SOMMAIRE

● ÉDITORIAL Jacques PURPAN	1
● La foi affrontée à la souffrance d'enfants Serge BAQUÉ	3
● Vivre la foi dans des incertitudes partagées Atelier BTP	10
● Mutations de la mission au Brésil Ernanne PINHEIRO	16
● Croire et savoir. Éloge de l'incertitude Philippe DETERRE	29
● Évangile de Marc : la foi en question... Hugues ERNOULT	38
● Table ronde 1^{ère} partie	52
● La parole chrétienne se joue dans le devenir de l'homme Joël CHÉRIEF	61
● « Jésus appelle les Douze... Il les envoie deux par deux... » P. Louis-Marie BILLÉ	71
● Table ronde 2^e partie	75
● Envoi P. Georges GILSON	80
● Poursuivre la réflexion Christophe ROUCOU	83

MISSION DE FRANCE
ET
ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à l'Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

Choses promises pour le début de l'année, choses dues en adressant nos vœux à tous les lecteurs de cette *Lettre aux communautés* : voici la 2^e et dernière partie des actes de la session tenue à VALPRE. Le comité de rédaction a intitulé ce numéro : « Sur le chemin du Fils de l'Homme ». Il peut se lire comme une contribution au dossier ouvert par les évêques à Lourdes 2000 intitulé : « Des temps ouverts pour l'Évangile ».

L'expérience de l'homme, croyant au Fils de l'Homme, plongé dans un monde qui ne l'est pas, est un parcours marqué par des cailloux blancs déposés dans l'Histoire. Nous avons voulu à Valpré suivre un tel parcours, avec des hommes et femmes marquées par la question de Dieu ; témoin des temps apostoliques comme l'est pour toujours l'évangéliste Marc, dont Hugues ERNOULT présente la proposition de foi avec les douze envoyés ; témoins d'aujourd'hui, réunis en Atelier avec des travailleurs des BTP, autour d'une table ronde présentée et animée par Nicolas RENARD ou dans la Recherche scientifique avec Philippe DETERRE, ils donnent dans ces pages le témoignage de leur foi confrontée aux incertitudes.

Il nous fallait aller au-delà de nos frontières, non seulement géographiques, de l'Égypte au Brésil ou en Afrique mais également frontières culturelles et parfois tragiquement cruelles : Serge BAQUÉ pose la question de la toute-impuissance de Dieu, dans les ravins de la mort connus par les enfants du Rwanda qu'il a accompagnés ; Ernanne PINHEIRO, lui, nous guide à travers les mutations bouleversant la société brésilienne et que l'Église tente d'accompagner.

Chacun, à qui a été confié un bâton de pèlerin, arpente ses Galilées, marquées par les excès de toute sorte, tout en cherchant les traces du Nazaréen ; et si la rencontre avec la Parole du Fils de l'homme peut s'effectuer, sur le seuil, l'intervention de Joël CHÉRIEF – suivi de quelques échos présentés par Gilles COUVREUR –, tient à rappeler que la parole chrétienne s'exprime dans le devenir de l'homme, sollicité par la dimension de fraternité. Cette rencontre ne peut l'être qu'avec et malgré nos incertitudes, nos doutes et nos pauvretés, comme le partagera M^{gr} Louis-Marie BILLÉ, dans son homélie.

Ce « retour de mission » auquel invite le Prélat de la Mission de France, M^{gr} Georges GILSON, est alors envoi à cet effort d'intelligence de la foi. Christophe ROUCOU et le Service Recherche Formation, à la fin de ce numéro, repèrent trois grands chantiers de réflexion qui s'ouvrent pour chacun de nous.

Pour le comité de rédaction
Jacques PURPAN

Prochains dossiers :

- Deviens un homme de foi !
- Le jeu et le sport
- Une société sans risques ?

La foi affrontée à la souffrance d'enfants

par Serge BAQUÉ

prêtre de la Mission de France

**Serge Baqué est psychologue.
Il travaille en Algérie au sein de
l'Association Action Nord-Sud /
Handicap International.**



**La rencontre des
enfants broyés
par la souffrance
le provoque à
une nouvelle
compréhension
de sa foi.**

Mise au travail par la question qui m'était posée, ma mémoire a fait ressurgir les bribes d'un roman dont j'ai totalement oublié le nom et où il est question d'un jeune soldat de retour du front. Lorsque celui-ci arrive dans son village, il est pris d'un sentiment d'inquiétante étrangeté. Il ne reconnaît rien. Et pourtant tout le monde affirme autour de lui que tout est normal. « Tu vois, rien n'a changé », lui dit-on. Puis, à plusieurs reprises, le jeune soldat tente de faire quelques confidences sur sa terrible expérience de la guerre, mais on le fait taire

gentiment. « Il faut oublier tout ça. Refermer la parenthèse. » Il s'enfonce alors dans une grande solitude et s'éloigne progressivement de ceux qui lui étaient familiers et qui lui sont devenus étrangers. Il part alors à la recherche de ses anciens camarades de tranchées. Auprès d'eux, dans un premier temps, il retrouve des frères. Désabusés, parfois cyniques, ces jeunes « anciens combattants » croient savoir ce qu'est la vie parce qu'ils sont revenus de la mort. Il y a alors un épisode très fort où le jeune soldat est porté en triomphe par ses camarades et, tout à coup, il est pris de malaise et il s'évanouit. Ce sont des femmes qui le relèveront et qui le porteront, non plus en triomphe mais en évanoui. Ces femmes, dont certaines ont aussi des histoires douloureuses, vont prendre soin de lui et le jeune soldat va reprendre peu à peu pied parmi les humains et entamer une métamorphose.

Si ma mémoire a retrouvé cette histoire, c'est parce que je peux y projeter en filigrane quelque chose de mon propre itinéraire personnel, confronté à l'accompagnement de personnes en souffrance.

Tout d'abord, comme beaucoup d'autres, la rencontre avec ceux que la souffrance a broyés a bouleversé mes repères d'homme et de croyant. Toute rencontre avec ces « excès du mal » dans le monde est potentiellement traumatique pour l'homme, mais en particulier lorsque cette expérience ne peut être partagée avec le groupe humain auquel il appartient. Or, autour de moi, j'avais l'impression que les chrétiens continuaient de vivre comme si tout était normal. Certes, ils reconnaissaient l'existence de la souffrance, elle leur semblait bien difficile à comprendre, mais au fond cela ne changeait rien. En général, la foi des chrétiens qui m'entourent me semble être étrangement résistante à la question du mal, à son scandale. J'ai constaté encore cette résistance chez certains prêtres rwandais, après le génocide. Ils rebâtissaient leur église et leur communauté, comme avant, comme si ce qui s'était passé était un épisode, certes douloureux, mais finalement sans conséquence pour la foi. J'avais apprécié par contre la déclaration d'un théologien de Butare qui avait déclaré qu'après ce qui s'était passé au Rwanda, on ne pouvait plus célébrer l'eucharistie de la même manière.

La rencontre avec les personnes souffrantes m'a donc d'abord éloigné de la foi d'une certaine Église qui continue à croire et à nous faire croire que « tout est normal ». Moi, ce n'est pas du tout mon impression ! Ce qui « fait traumatisme » dans un événement, ce n'est pas seulement sa violence mais l'impossibilité d'intégrer cet événement à notre conception du monde. Dans l'expérience traumatique, ce qui faisait tenir le monde debout, ce qui le rendait habitable s'écroule brutalement. Par exemple, pour l'enfant abusé sexuellement, c'est la confiance qu'il avait dans les adultes ; pour le rescapé du génocide, c'est que des hommes puissent si brutalement cesser d'être des hommes, pour eux-mêmes et pour d'autres ; pour moi, croyant persécuté par l'ampleur du mal, ce qui s'écroulait, c'était la foi que la vie est bonne, que la création est bonne et donc que Dieu est bon.

Mais pour celui qui est passé de l'autre côté du miroir, pour celui qui a vu ce qu'il ne faut pas voir, s'annonce une autre difficulté : il représente un danger pour sa communauté. Il ne faut pas qu'il témoigne car sa parole viendrait questionner la fragilité de nos cons-

tructions et de nos représentations (cf. l'expérience de Job). Job est celui par qui le scandale arrive et c'est pourquoi toute « victime » court le risque d'être exclue, quand bien même cette victime est l'objet d'attention et de soins. On la soigne mais qu'elle se taise. Il peut arriver même qu'on la soigne pour qu'elle se taise. Je me souviens, par exemple, de cette adolescente, au Rwanda, qui disait : « Guérir, guérir, ils n'ont que ce mot à la bouche. Et si ça ne me convient pas à moi de guérir ? » Moi non plus, je ne veux pas guérir de ce scandale qu'est le mal. Si guérir signifie entrer dans cette fausse paix, si avoir la foi, c'est faire semblant de croire au meilleur des dieux dans le meilleur des mondes, à moi non plus, ça ne me convient pas.

J'ai traversé un temps de grande révolte. Je ne lisais plus l'Écriture que pour en démontrer la fausseté, je ne réfléchissais plus sur Dieu que pour en prouver l'inexistence, je ne m'adressais plus à lui que dans la dérision du « Regarde, regarde ce que tu as fait ; tu peux être fier de Toi. » Attitude quelque peu puérile, j'en conviens ; attitude pleine d'orgueil aussi, renforcée par le compagnonnage

de ceux qui étaient devenus mes nouveaux frères, tous ceux là qui défiaient un ciel qu'ils déclaraient pourtant vide ! Je m'en rends compte aujourd'hui, faisant le choix d'accompagner des personnes en grande souffrance, je faisais aussi le choix d'être là où l'inexistence de Dieu éclate. Cette attitude, en partie inconsciente, je l'ai retrouvée au plan psychologique chez certains thérapeutes algériens. Au lieu de la soigner, ils entretiennent la douleur de leurs petits patients, parce qu'ils trouveraient inimaginable et même scandaleux que ces enfants puissent aller bien après avoir traversé de telles horreurs. C'est un processus assez courant que l'on appelle la capture narcissique des victimes. Eh bien, je faisais à ma manière une capture narcissique des personnes en souffrance, puisque je me servais de leurs souffrances à des fins personnelles pour accuser Dieu, pour alimenter ma révolte. J'étais devenu sourd et aveugle à tout ce qu'il y avait aussi de beau et de bon dans le monde. Intégrisme symétrique à celui de certains croyants qui ne voient en tout que l'expression de la divine providence. Bien sûr, tout n'était pas aussi tranché. Une part de

moi-même continuait de se réjouir, de croire, de prier et de poser les gestes de la foi. Pour faire image, je pourrai dire que j'engueulais tout le temps Dieu au téléphone mais que je n'ai jamais raccroché ! Être *contre* était ma manière d'être encore *avec*. (De même la parole de Jésus sur la croix « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » est encore une parole de foi puisqu'elle est adressée à Dieu). Et devant tant d'itinéraires marqués par d'indicibles souffrances, j'entendais cette parole de Jésus à propos de Judas « Il eut mieux valu que cet homme ne soit jamais né », non comme une parole de condamnation mais comme une parole de compassion.

Et puis moi aussi, comme le petit soldat et comme avant lui saint Paul, quelque chose m'a fait chuter de la hauteur où je m'étais établi. Cela n'a pas été pour moi aussi fulgurant ni aussi instantané que pour saint Paul, loin de là. Et c'est comme toujours, en partie, à refaire. Mais j'ai commencé à entrevoir la part de fausseté que comportait ma révolte.

Ce qui a commencé de me désarçonner, c'est la prise de conscience que parlant

sur et de la souffrance d'autrui, je parlais en fait surtout de la mienne. De la position de soignant, je me suis retrouvé dans la position de soigné. L'étrange, c'est qu'acceptant enfin de souffrir de ma propre souffrance, j'ai pu à nouveau entendre certaines paroles de l'Évangile comme des paroles de vie. J'ai fait l'expérience que certaines paroles de Jésus ne peuvent être entendues avec justesse que de cette position de l'évanoui, c'est-à-dire à la fois du « sans force » et du « porté par les autres ». Reconnaissance de sa faiblesse et remise de soi à un autre. Nul ne peut passer par la mort porté en triomphe mais seulement évanoui, porté par la confiance en la parole.

À la question « Pourquoi cette souffrance ? », Dieu ne répondait toujours pas, sinon par une autre question que j'ai reçue d'une manière forte au cours d'une retraite : « Et toi, qu'as-tu fait de ton frère ? » Ainsi le mal n'avait pas à être expliqué mais combattu. Dans l'Évangile, deux grandes figures de Dieu sont devenues le lieu privilégié de ma méditation. Le Jésus thérapeute, celui qui remet l'homme debout, et avec quelle délicates-

se. Et le Jésus crucifié. Là, renversement total : là où l'inexistence de Dieu éclate, voilà précisément ce qui m'était proposé comme le lieu ultime de la révélation de Dieu.

Ma position de soignant s'en est trouvée modifiée. Jusqu'à présent, la question de la souffrance m'avait en partie masqué la *personne* en souffrance. Je suis devenu plus attentif aux personnes, uniques et jamais totalement réductibles à leurs souffrances. Les malades atteints du sida que j'ai accompagnés à l'hôpital, par exemple, étaient des personnes très différentes les unes des autres. Et un Rwandais m'a dit un jour : « Nous sommes pauvres, mais nous ne sommes pas *que* pauvres. » Je constatais aussi, chez ceux qui ont beaucoup « trinqué », que leur jugement sur la vie et sur Dieu n'était pas aussi tranché ni sévère que le mien ! Loin de là. Beaucoup de ces personnes continuaient à juger que la vie était bonne malgré les mauvais tours qu'elle leur avait joués. Certaines de ces personnes, malgré des périodes de doutes, gardaient la foi et trouvaient même dans la foi en Dieu des ressources pour tenir et grandir, malgré tout.

Plus troublant encore, il m'arrivait de rencontrer des personnes souffrantes qui, d'une certaine manière, disaient : « Ne dites pas du mal de ma souffrance. À l'intérieur de ma souffrance, il y a plein de vie. » Cela rejoignait la position de Freud qui disait : « Tant qu'un homme souffre, il peut encore faire son chemin. » Aujourd'hui, je suis convaincu que celui qui ne se contente pas d'aller de charnier en charnier pour alimenter sa propre révolte ou dépression, celui-là découvre autant de raisons d'espérer que de désespérer de la création.

Paradoxalement, ce sont donc les personnes en souffrance qui m'ont empêché de condamner Dieu définitivement à cause de la souffrance ! Les itinéraires de certaines de ces personnes, dont j'ai été témoin, m'ont rendu à la foi. Foi qui n'explique rien, ne protège de rien, ne console de rien mais qui permet de rester humain, c'est-à-dire de le devenir. Foi en la parole qui vous fait passer les ravins de la mort.

Ma situation n'était plus celle d'un croyant ébranlé par l'existence du mal mais, à l'inverse, celle d'un presque athée que la

rencontre avec ceux qui souffrent avait conduit à douter de son doute et à sortir de sa révolte !

Mais comme en géologie, une nouvelle strate n'efface jamais l'ancienne : elle ne fait que la recouvrir en s'appuyant dessus. Je crois être sorti aujourd'hui d'une position stérile de révolte, mais le scandale de la souffrance demeure. Scandale sans doute ravivé depuis trois ans par l'accompagnement de ces enfants victimes de la cruauté extrême, au Rwanda et en Algérie. Quand un enfant assiste, impuissant, à la mise en scène raffinée du massacre de sa famille, excusez-moi mais il n'y a non seulement plus rien à comprendre d'un point de vue théologique, mais plus rien non plus à contempler d'un point de vue mystique. Je résiste absolument à toute espèce d'esthétisation ou de spiritualisation de cette souffrance-là.

Quand un enfant est torturé, où est Dieu ? Avec cet enfant ; crucifié jusqu'à la fin des temps avec le massacre de tous les innocents. Je le crois. Si je ne croyais pas ça, je ne pourrais plus croire du tout. Mais est-ce suf-

fisant pour un Dieu ? Ne pouvait-on espérer un peu plus de Celui qui a créé le ciel, les mers, la terre et tout ce qu'elle contient ? Dieu n'est-il pas passé un peu brutalement d'une position de « toute puissance » à une position de « toute impuissance » ?

Foucault a dit un jour que l'humanitaire se déployait sur les restes muets de la politique. Façon de dire que le malheur que

nous n'avons pas voulu ou pu empêcher, nous essayons d'en limiter les conséquences en envoyant des légions de saint-bernard humanitaires, de préférence « sans frontéristes » ! Pour paraphraser Foucault, je pourrai dire que ma foi, au contact de ceux qui souffrent, se déploie aujourd'hui, avec plus ou moins de bonheur, sur les restes muets d'une certaine théologie.

Vivre la foi dans des incertitudes partagées

par l'Atelier des BTP*

**L'atelier BTP comprend une dizaine
de participants qui se réunissent
deux fois par an.**

**Il nous présente ici le fruit
de leur réflexion durant trois ans.**

***Nous remercions Francis Corenwinder
de l'avoir retranscrit pour nos lecteurs.***

Une « illusion organisée » ?

Dans le thème qui nous a été proposé pour la session de Valpré, le premier mot qui nous a interpellés, c'est le terme d'incertitude.

Il a évoqué pour nous la situation des travailleurs des BTP, qui subissent la loi du libéralisme économique. « Incertitude » de leur devenir qui se heurte à la « certitude » de ceux qui mènent le jeu. Les entreprises ont un seul credo : être les plus fortes techniquement et économiquement, car seuls comptent les résultats financiers au profit des actionnaires ou des propriétaires.

* Bâtiments et Travaux Publics.

Par exemple, à propos de l'application de la loi sur les trente cinq heures, nous présentons, de la part des grands patrons, l'organisation d'une mascarade administrative pour masquer une dévalorisation comptable des heures de travail. Dans cette négociation, le paritarisme est fortement menacé, ou pris comme une monnaie d'échange. Les salariés ont de moins en moins voix au chapitre.

Pourtant la question du sens et de l'identification du travail reste bel et bien posée : qui prend les initiatives ? qui organise ? qui est capitaine d'humanité ?

Dans ces conditions, oser poser la question du sens du travail apparaît aux yeux de nos interlocuteurs comme une mise en cause des objectifs de l'entreprise : professionnellement, celui qui ose poser cette question devient suspect d'incapacité !

Il nous semble que l'homme prisonnier de l'idéologie libérale devient de plus en plus païen. Il n'y a plus de « prochain ». Les responsables de la profession ne savent plus dire « Je », mais se réfugient toujours dans un « On ». Nous n'avons plus de patrons en vis à

vis, mais seulement des PDG, des actionnaires anonymes et furtifs, des gestionnaires sans visages. La fièvre de l'argent stigmatise une maladie plus profonde : celle d'un monde qui ne se comprend que comme ayant réponse à tout, qui se dit capable de régler tous les problèmes par une rentabilité toujours plus poussée, jusqu'à reculer les limites de sa propre immortalité. Dans ce monde, l'homme a vocation à être gagnant, et son savoir technique semble lui donner raison. Pourtant ne s'agit-il pas plutôt d'une illusion organisée ? Ce monde se construit dans une sorte d'imaginaire illusoire, qui refuse la question du sens du travail, et plus précisément du sens de la vie.

Fuite des responsabilités

Dans ce monde de libéralisme économique, qui se veut un monde de certitude et qui ne s'avoue pas les illusions cachées, nous constatons aussi, et cela semble paradoxal, une fuite généralisée des responsabilités.

L'organisation du travail et de la société étant de plus en plus complexe, on ne sait

plus qui est responsable des répercussions des décisions prises. Le principal étant de respecter des procédures définies : par exemple, il s'agit de répondre aux critères du PAQ (plan d'assurance de qualité), du PPSPS (plan particulier sécurité et prévention de la santé), aux Normes ISO 9002 (qui précisent la qualification des entreprises). Quand les choses se compliquent, on se reporte sur un sous-traitant, ou l'on obtient de tel ou tel organisme le certificat nécessaire pour que les apparences soient sauves...

Quand l'imprévu crève la bulle

La maladie, pour ne prendre que cet exemple, quand elle survient dans une existence, démasque le porte-à-faux d'un monde qui prétend avoir réponse à tout. La maladie remet les choses sans dessus dessous. Quand tout va bien, il n'est souvent question que de projets, d'avenir, de prévisions, d'objectifs, de budgets ; mais la maladie d'un proche amène à d'autres manières de comprendre la vie. L'incertitude des diagnostics, l'inconfort de la

douleur, la peur des évolutions ballottent la personne entre souffrance et espoir. Alors il n'est plus beaucoup question d'avenir. Il faut vivre au jour le jour, saisir l'attente de l'autre pour l'instant présent, répondre à ses besoins dans l'immédiateté de sa souffrance, de communiquer avec lui dans l'impossibilité de tout savoir, de partager autant qu'on le peut, d'accepter l'impact sur soi-même de la maladie de l'autre, d'accueillir la question de la mort jusque là le plus souvent évacuée.

La face cachée

Refus de la question du sens, anonymat, fuite des responsabilités, telle nous apparaît la face cachée de ce monde libéral qui se veut très sûr de lui.

Certitude affichée chez les uns, incertitude pour les salariés, jouets de décisions financières prises à haut niveau, de délocalisations, de flexibilité exigée et de précarité, voire du chômage.

C'est dans ce contexte de société que nous avons à vivre notre foi.

Notre foi est-elle faite de certitudes ?

Face au triomphalisme du monde moderne, le discours de l'Église, relayé par les médias, semble tronqué. Nous sommes perçus comme ayant la Foi dans des certitudes, dans un Dieu fort, inamovible, créateur et maître de toutes choses, « à Lui, le règne, la puissance et la gloire ! »

Citons ici quelques expressions des uns et des autres, telles qu'elles ont surgi dans l'échange :

« Vivre de la foi, annoncer l'évangile, c'est pouvoir accepter l'histoire dans son inachèvement, et laisser place à la rencontre gratuite, à la sympathie, à la solidarité, dans un monde qui ne tourne pas rond, parce que précisément inachevé. »

« Aujourd'hui, la Foi, pour moi, est complexe, pleine de questions, mais pas de doute : Pour moi la vie du Christ a un sens ; l'histoire du peuple de la bible, un peuple qui chemine, a un sens, un sens global. Quand je lis la bible, je suis toujours frappé par l'humanité qui l'imprègne. »

« La situation que nous venons d'évoquer, la perception d'un environnement "païen", les positions de mes enfants qui parfois contestent l'existence même de Dieu, le sentiment grandissant que rien n'est figé, m'amène plus à chercher "QUI est-il ?" qu'à affirmer à tout crin sa présence. Il me donne parfois l'impression d'être quelqu'un qui m'empêche de le nommer... »

Ce Dieu que je tente de rejoindre, c'est sans doute le Tout Autre que je cherche en tout homme – ou toute femme – rencontré cette partie de moi-même que je n'arrive pas forcément à atteindre et à reconnaître...

Dans cette quête de Celui qui libère et donne à chacun la possibilité de se transformer, demeure le doute, un doute qui maintient en éveil. Ce n'est pas une perte de confiance, c'est le désir de voir mieux se révéler ce lien d'amour toujours présent dès la création, d'y vérifier ma liberté qui m'emporte jusque dans l'impossible de la résurrection. »

« Je travaille comme infirmière dans la prison gérée par une grande entreprise de travaux publics. L'évangile m'a parfois fait découvrir, chez les hommes et les femmes que j'y rencontre, une façon de vivre qui n'est pas sans rapport à lui. Ma foi s'en est

trouvée modifiée. Comment croire en l'homme pervers, déstructuré, que rien ne peut plus faire repartir ? Et pourtant il s'agit toujours de l'Homme ! Ce fut pour moi un passage difficile... Ma foi m'a fait faire une sorte de passage de la mort à la vie. Le Christ ressuscité, quand il apparaît à ses disciples, montre ses plaies, et non pas son visage transfiguré, pour se faire reconnaître ! Le face à face quotidien avec ces hommes défigurés m'a appris mon impuissance à agir, les limites d'une histoire inachevée ! Mais l'attention portée à chacun redonne tout son sens à une présence active auprès d'eux. »

« Face à la mondialisation d'un modèle unique valorisant l'argent, les gagnants, les "challenges", le progrès, nous redécouvrons un Dieu vulnérable, présent dans une histoire inachevée et chaotique, dont le sens ultime nous échappe. »

« Dieu s'est fragilisé dans notre histoire. L'amour, la solidarité avec les plus pauvres, le souci de remettre debout, de réintégrer dans la vie sociale, voilà qui est pour nous chemin de vie. »

« Joie de découvrir le Dieu qui sauve à travers sa "traçabilité" (!) dans la bible, dans l'évangi-

le, un Dieu démythifié par Jésus-Christ qui s'est identifié aux vulnérables de notre histoire toujours précaire parce qu'inachevée. »

« Devant l'incertitude de l'avenir professionnel et la fragilité des relations, notre couple demeure un point d'appui fort et permanent sur lequel la fidélité se construit au quotidien. Elle apporte cette confiance sans laquelle aucun projet, aucun partage, aucune communication ne sont possibles. Cette confiance permet d'accepter l'autre dans sa richesse et son inachèvement, permet de l'aimer comme tel. C'est le creuset de nos avancées où l'amour s'exprime, nous enrichit et demeure questionnement pour d'autres. »

Apprendre les uns des autres

Il nous est important de partager ce que veut dire « vivre la Foi », dans nos rencontres, en équipe, en couple et en famille, et d'apprendre ainsi les uns des autres qu'il nous faut accepter l'incertitude, la dé-maîtrise (ne plus prétendre savoir) pour adopter une attitude de confiance. Il faut, pour cela, être dans

un relation humaine véritable, abandonner un rôle pour être frère, quitter le paganisme de l'imaginaire, cet imaginaire illusoire qui mène le train !

En terminant notre rencontre, il nous a plu d'écouter, dans « ce monde d'incertitudes », cette chanson de Johnny qui évoque l'essence même du Christianisme par lequel l'homme sera sauvé et peut déjà comprendre sa résurrection :

*Pardon, je viens vous demander pardon pour tous les hommes
Qui n'ont jamais appris le verbe aimer
Qui n'ont jamais compris la force de l'amour, la beauté de la vie.*

*Pardon, au nom de tous les hommes
Qui ne savent pas aimer
Pardon, au nom de tous les hommes qui n'ont jamais aimé,
Pardon.*

*Pardon, je viens vous demander pardon pour tous les hommes
Qui ignorent le prix de l'amitié !
Qui n'ont jamais connu les larmes d'un enfant, le sourire d'une femme.*

*Pardon, au nom de tous les hommes qui ne savent pas aimer,
Qui pardon au nom de tous les hommes qui n'ont jamais aimé.*

*Pardon, donne moi ton regard
Donne moi ta lumière
Donne moi de l'amour
Sans quoi je désespère, apprends moi à aimer
Apprends moi la tendresse
Détruis mes habitudes, détruis ma solitude
Oh pardon*

*Pardon, je viens vous demander votre grâce
À ceux que la vie a blessés et lorsque le temps passe
Ils se retrouvent nus, perdus, désespérés*

*Pardon au nom de tous les hommes qui ne savent pas aimer
Pardon au nom de tous les hommes qui n'ont jamais aimé
Pardon.*

(Philippe Labro/David Hallyday)

*

L'atelier BTP a bénéficié dans sa réflexion de l'apport de Jacques Leclerc, prêtre de la Mission de France.



Mutations de la mission au Brésil

par José Ernanne PINHEIRO



Ernanne Pinheiro, prêtre, est au service de la Conférence nationale des évêques brésiliens (CNBB).

Il assume également la direction de la formation des missionnaires venant servir au Brésil (CENFI-SCAI), et la responsabilité du Centre culturel missionnaire (CCM).

Introduction

Pour réfléchir sur les mutations de l'Église Catholique au Brésil au sein du processus de mutations de la réalité brésilienne, je partirai de *l'objectif de l'action évangélisatrice* de l'Église dans ce pays et de ses Directives (1), pour le situer face aux changements qui affectent le pays et la religiosité du peuple (2). Dans un troisième point, je tenterai de percevoir les signes d'espérance de notre Église pour parler de Dieu dans ce moment historique (3).



1. Investissements de l'Église du Brésil depuis Vatican II ?

Dans son processus de planification pastorale, l'Église Catholique du Brésil fait, tous les quatre ans, une mise au point de ses Directives d'action évangélisatrice (D). La dernière étape des Directives d'action évangélisatrice va de 1999 à 2002.

► Ce que l'on trouve, d'une façon permanente, dans l'objectif de l'action ecclésiale, depuis Vatican II :

Évangéliser : L'évangélisation est comprise comme la raison d'être de l'Église. Par l'expression « nouvelle évangélisation », déjà utilisée à Medellín (1968), l'Église veut que les chrétiens acquièrent une foi lucide et engagée. À partir d'*Evangelii Nuntiandi* (EN - 1975), elle assume la tâche d'évangéliser tous les hommes comme étant sa mission essentielle – tâche missionnaire que les grandes et profondes mutations de la société actuelle rendent plus urgentes. (n° 14)

L'option évangélique préférentielle pour les pauvres : c'est l'attitude de Jésus qui

doit être adoptée par l'Église. « *Jésus, en s'approchant des marginalisés de la société, des victimes de l'exclusion et du mépris, leur permet de faire et de vivre une expérience de libération et un partage de la même table* » (D n° 19). À Puebla, en 1979, les évêques sont explicites : « ... *les pauvres sont les premiers destinataires de la mission et leur évangélisation est le signe et la preuve par excellence de la mission de Jésus* » (n° 1141). D'où l'expression de leur engagement : « *Le service du pauvre exige, de fait, une conversion et une purification constantes de tous les chrétiens, pour atteindre, chaque jour davantage, une identification en plénitude avec le Christ Pauvre et avec les pauvres* » (n° 1140).

Former le Peuple de Dieu / Participer à la construction d'une société juste et solidaire : la nouvelle Évangélisation cherche toujours à créer de nouvelles communautés et exige une révision profonde des structures communautaires. C'est ici que se situent les motivations pour les Communautés Ecclésiales de Base qui continuent à être « signes d'espérance pour l'Église » (EN 58).

En ce qui concerne la participation à la construction de la Société, le texte dit : « *La société dans laquelle nous vivons, dans notre pays,*



est marquée par les inégalités, l'égoïsme et les injustices. Pour cela, l'évangélisation contient un message extrêmement vigoureux, de nos jours, sur la Libération » (D n° 22).

Vers le chemin du Royaume définitif :
« Les chrétiens sont réconfortés par la certitude de l'espérance dans la difficile lutte pour la libération intégrale de la personne humaine et pour la construction d'une société juste, solidaire et fraternelle » (D n° 28).

2. Des changements dans les champs de la mission

2.1. Le Brésil dans le contexte de la globalisation et du néolibéralisme

Déjà à Santo Domingo, en 1992, les évêques disent : *« La politique de coupure néolibérale, prédominante aujourd'hui en Amérique Latine et aux Caraïbes, accentue de plus en plus les conséquences négatives des mécanismes qui provoquent la pauvreté. En dérégulant sans discernement le marché, en supprimant des « articles » de la législation du travail et en mettant au chômage*

des travailleurs, en réduisant les budgets sociaux qui protégeaient les familles, les écarts dans la société ont beaucoup augmenté » (n° 179).

Dans l'exhortation post-synodale « Ecclesia in America », parlant des péchés sociaux qui crient vers le ciel, le Saint Père dit : *« Domine de plus en plus, dans beaucoup de pays américains, un système identifié comme néolibéralisme ; ce système fondé sur une conception « économiste » de l'homme, considère le profit et les lois qui régissent le marché comme étant des paramètres absolus aux dépens de la dignité et du respect de la personne et du peuple. Parfois, ce système se mue en justification idéologique de certaines attitudes et comportements, dans le champ social et politique, qui provoquent la marginalisation des plus démunis. En effet, les pauvres, victimes des politiques déterminées et des structures injustes, sont toujours plus nombreux » (n° 56).*

Ces dernières années le Brésil s'est lancé plus efficacement dans l'économie globalisée/marché international. Au-delà des aspects positifs de la globalisation, chez nous, les conséquences s'avèrent dramatiques. C'est ce qu'on appelle la fausse globalisation parce qu'elle accroît l'exclusion sociale.



Comment caractériser ces changements profonds qui ont marqué la dernière décade ?

Population : la population du Brésil est passée de 147 millions d'habitants (recensement de 1991), à 157 millions (en 1996) et à 162,5 millions (prévisions pour 1999). Le taux annuel de croissance démographique a été d'environ 3 % entre 1970 et 1980 ; il est descendu à 1,9 % de 1980 à 1991 ; il est actuellement inférieur à 1,4 % (avec des différences selon les régions).

Urbanisation : La population urbaine est passée de 67,6 % (1980) à 78,4 % (1996). Les mouvements de migrations continuent à être nombreux. Nous avons onze villes qui ont plus d'un million d'habitants. Les Moyens de Communication Sociale (MCS) sont les grands véhicules de la culture urbaine, au-delà des limites de la circonscription urbaine.

Concentration des revenus et pauvreté : les données de 1999, selon l'Institut Brésilien de Géographie et Statistiques (IBGE), révèlent un pays avec des inégalités économiques, sociales et régionales. Au Brésil, pays marqué par la concentration du revenu, un riche gagne le salaire de cinquante pauvres : 1 %

plus riche de la population détient à lui seul 13,8 % du revenu total et les 50 % les plus pauvres se partagent 13,5 % du gâteau. Dans la même tranche de population, 40 % des plus pauvres gagnent en moyenne 125,04 Réal (monnaie brésilienne) par mois (ce qui équivaut à 64,47 US\$) alors que les 10 % les plus riches gagnent 2.477,71 Réal ou 1.376,51 US\$.

Bilan du Brésil réel : Le Brésil réel est inquiétant à cause de ses contradictions et de l'insensibilité de la bureaucratie du pouvoir politique qui ne se laisse pas atteindre par les préoccupations actuelles. Malgré la stabilité financière reconnue et appréciée de la population, on voit apparaître des nouvelles formes d'insécurité et la population pâtit du décalage manifeste entre les priorités du gouvernement et l'inventaire de ses difficultés. Tout se déroule comme s'il existait deux programmes : celui du peuple et celui du gouvernement. Vraiment, le Brésil réel n'est pas une fiction ; on vit un climat de violence établie. Les pauvres sont les plus grandes victimes et ils ont des visages bien précis. Ce sont *les peuples indiens*, perpétuellement menacés dans leur



survie, et *les noirs*, vivant indistinctement comme subalternes. Ce sont *les sans-terre* qui crient et luttent pour une légitime réforme agraire dans un pays où la propriété foncière n'a jamais cessé d'être un symbole d'inégalité et d'injustice. Ce sont *les chômeurs chroniques*, ou cette catégorie nouvelle de ceux qui n'auront jamais la possibilité d'exercer une profession digne. Ce sont *les femmes humiliées*, méprisées ; ce sont *les jeunes frustrés* dans leurs aspirations, notamment celle de trouver, à la campagne ou à la ville, leur place, leur espace vital ; ils deviennent, par conséquent, les proies faciles de la drogue et de la violence...

Dans ce contexte, les données du IBGE ne surprennent pas quand elles affichent que les *causes violentes* furent les responsables de 68,5 % des décès survenus dans la tranche d'âge de 15 à 19 ans, en 1998. Il est vrai, aussi, que ces dernières années, l'éducation s'est améliorée sur quelques points. La même étude conduite par l'IBGE montre que 94,7 % des Brésiliens, entre 7 et 14 ans, sont scolarisés. Un autre trait très positif est la réduction de l'analphabétisme chez les personnes de plus de

15 ans (encore 13,8 % en 1998) et 30,5 % d'analphabétisme dit fonctionnel (jusqu'à 4 ans de scolarisation).

Les changements structurels sont-ils possibles ?

La situation brésilienne dans les années quatre-vingt-dix fut déterminée par la globalisation de l'économie. La politique adoptée a conduit le Brésil vers une dépendance accrue de l'extérieur – soit par rapport aux organismes internationaux (FMI, La Banque Mondiale, G7...), soit par rapport aux investissements privés – et surtout la soumission à une série d'impératifs dans sa politique interne, parfois gravissimes, comme celui de la hausse des taux d'intérêt pour attirer et rémunérer le capital étranger ; la privatisation des entreprises publiques, la restriction des investissements dans le domaine social, etc. Une grande conséquence de l'hégémonie de l'économie sur la vie sociale est le désintérêt pour la participation politique. Dans le peuple, se renforce la conviction que les grandes décisions appartiennent à une petite minorité. La participation politique est rendue difficile par la fragmentation de la société civile et par l'inefficacité de l'État. Le résultat le plus



pervers de tout cela c'est l'exclusion sociale, signifiant que l'actuel système économico-politique tend à rejeter ceux qu'il exploitait jusqu'à présent par le travail, parce qu'ils ne sont plus nécessaires.

Les perspectives pour un futur immédiat dépendent principalement des décisions politiques prises. Seule une énergique reprise de la suprématie de la politique et, donc, de l'éthique politique sur l'économie pourra changer ce cadre.

2. 2. Des changements culturels dans la réalité brésilienne

Le processus de mutation culturelle qui fut à l'origine de la modernité, prend au Brésil un caractère particulier : l'importation, c'est-à-dire l'influence extérieure sur la culture. Il est également le résultat du mouvement culturel associant trois traditions : indienne, noire et portugaise. La modernité, pas encore totalement assimilée, s'affronte déjà au choc de la post-modernité, ce qui se traduit par un côtoiement complexe d'univers culturels et symboliques pré-modernes, modernes et post-modernes. Les matrices culturelles

autochtones sont secouées et ébranlées par le développement technologique croissant, dont les valeurs sont véhiculées par les Médias. Certains penchants de cette modernité sont bien repérables : le consumérisme, la valorisation de la subjectivité – libre choix, dont l'aggravation conduit à l'individualisme.

Cette modernité technologique définit une séparation dans la société, dissociant culture, religion, économie, politique et vie quotidienne, créant des sous-systèmes économiques et politiques autonomes, autoréférences sans liens avec l'éthique et la religion. Cette séparation a provoqué un pluralisme culturel très fragmenté.

Cependant, cette modernité basée sur la rationalité est en crise. Une sensibilité nouvelle pénètre la société ; c'est la subjectivité qui détermine le comportement de plus en plus perçu comme désir, recherche d'expression.

Cet aspect de la crise atteint aussi la culture brésilienne, acquérant ici des contours propres et originaux. Sans doute, dans la religion on perçoit clairement la crise, l'insatisfaction, l'épuisement d'une phase de la culture moderne. Crise d'insécurité dans les critères jusqu'ici en vigueur, crise de perspective pour le futur. Les



valeurs religieuses elles-mêmes deviennent des biens de consommation. Tout ceci avec un immense retentissement dans le comportement des personnes – principalement dans la famille et dans la jeunesse.

2.3. *Nouvelle urgence de la Religiosité*

Dans ce contexte apparaît la recherche d'une nouvelle religiosité. L'émotion devient la porte d'entrée d'une nouvelle spiritualité, pour l'expérience du sacré.

Ce nouveau profil de l'identité religieuse au Brésil est influencé par :

- le choc culturel sur les migrants qui arrivent à la ville, expulsés de la campagne ;
- le syncrétisme propre à une culture mélangée, marquée par le métissage ;
- les conflits avec les structures ecclésiales ;
- la frustration face à la modernité ;
- l'appauvrissement du peuple...

Il y a une crise croissante. Dans cette crise, croît aussi la soif d'une vie plus saine et d'une plus grande gratuité. Le pluralisme culturel élabore un visage qui lui est propre, un visage pluriel de l'altérité noire, indienne et européenne. Il nous contraint également à

chercher de nouvelles réponses dans un christianisme séduit et interpellé par une religiosité plus large. De tous côtés explose la séduction du Sacré, sans répression et incontrôlable.

Nous vivons, également, dans un moment de grande migration entre les différentes familles des groupes religieux. Les recherches, pourtant, semblent confirmer que dans le peuple brésilien demeure une religiosité de fond. Le pluralisme religieux s'est concrétisé dans une prolifération d'églises chrétiennes venues de l'extérieur ou issues du pays-même avec succès, surtout les églises néopentecôtistes. Plus qu'un pays catholique, le Brésil devient un pays chrétien, c'est-à-dire que le recul du catholicisme, dans le territoire brésilien, ne signifie pas et n'implique pas le recul du christianisme en soi. La majorité des Brésiliens qui, aujourd'hui, abandonnent le catholicisme, adhèrent à une branche du christianisme, surtout le néopentecôtisme. L'évangélisme pentecôtiste se propose (!) de rechristianiser les catholiques déçus par leur ancienne Église.

Le pourcentage de ceux qui se disent catholiques a considérablement diminué au cours des trente dernières années. Et, pourtant, le ca-



tholicisme demeure, de loin, la religion prédominante d'après les statistiques. Il occupe la première place parmi les institutions dignes de confiance dans le pays, suivie de l'Université et de la Presse. Le recensement de 1970 enregistrait 91,77 % de catholiques ; celui de 1991, 83 %. Dans les grandes villes, les catholiques représentent 75 % (d'après les recherches d'août/septembre 1994, sondant les préférences électorales dans l'univers religieux).

La nouveauté de cette dernière recherche réside dans la tentative d'évaluer, aussi, la diversité à l'intérieur du catholicisme lui-même. Ce recensement relevait que quatre millions de personnes étaient liées aux *Communautés Ecclésiales de Base* (CEBs) et environ huit millions liées au *Renouveau Charismatique* (RCC)... Les différences dans les intentions des suffrages des groupes confirment, du moins sur le plan idéologique et politique, la différence interne aux catholiques.

Le théologien catholique Clodovis Boff reprend et analyse, du point de vue théologique, ces deux tendances qu'il considère comme étant les deux courants les plus dynamiques de l'Église Catholique au Brésil (identifiant les CEBs

comme expression de la Théologie de la Libération). Ces tendances s'appuient sur deux spiritualités distinctes, quoique complémentaires, dit-il. Il montre les points de comparaison selon les accents propres à l'un et à l'autre courant (et non les exclusivités).

Renouveau Charismatique	Théologie de la Libération
1. Vit la foi comme expérience	1. Vit la foi comme pratique
2. Donne priorité à la prière (relation théologale)	2. Donne priorité au service (relation éthique et politique)
3. Cherche une transformation personnelle	3. Cherche la transformation sociale
4. Valorise l'émotion (sentiment)	4. Valorise la réflexion (la pensée)
5. Opte pour les "égarés"	5. Opte pour les pauvres
6. Est centrée sur l'Église	6. Est centrée sur le Monde
7. Se rattache à l'Église universelle	7. Se rattache à la l'Église locale
8. Vise l'affirmation sociale de l'Église.	8. Vise le renouveau institutionnel de l'Église.



L'auteur parvient à la conclusion suivante : « *Dans la pratique il y a convergence* ». *Il faut reconnaître qu'il y eut et qu'il continue à avoir des conflits, parfois très douloureux, dans les relations entre RCC et CEBs. Mais il nous appartient de les gérer et non de les réprimer, encore moins de les supprimer. Assurément « spirituels » et « engagés » ont leurs tentations spécifiques et leurs propres limites. Mais cela n'est pas une raison pour rejeter les uns et les autres (d'ailleurs, en vain) mais nous devons les reprendre fraternellement... »*

3. La Proposition de la Foi dans les feux croisés des mutations et des conflits

« *Heureux celui qui comprend qu'il faut beaucoup changer pour être toujours le même.* » (Dom Helder Câmara)

3.1. Les conditionnements de l'Église du Brésil pour parler de Dieu

a) *L'exclusion sociale* – l'appauvrissement du peuple, la non-vie. Un problème social, culturel mais aussi théologico-pastoral.

Comment parler de Dieu dans une situation d'injustice institutionnalisée ? Les pauvres n'ont jamais été si désemparés, si livrés à leur propre sort. Une des caractéristiques de ce développement des religions est la recherche de solutions aux problèmes, difficultés et souffrances. Dans ces circonstances bien précises, il s'agit moins d'un problème du sens de la vie que la recherche de réponses à des problèmes bien concrets. La religion semble « collée » à la nécessité du peuple, la religion-clientèle. Et les Églises Pentecôtistes arrivent, avec un certain prosélytisme, à atteindre les plus exclus. C'est pour cela que l'on dit avec une pointe d'ironie : « *L'Église Catholique a fait l'option des pauvres et les pauvres optèrent pour les Églises Évangéliques.* »

b) *Un catholicisme sans répercussion éthique*, une foi sans un témoignage d'engagement social des laïcs. Au Brésil, on a l'habitude de dire que les paroles attirent mais que l'exemple entraîne. Notre catholicisme n'a pas encore réussi à prendre au sérieux ce que les évêques ont demandé à Santo Domingo : « *l'importance de la présence des laïcs dans la tâche de la nouvelle évangélisation, qui conduise*

à la promotion humaine et parvienne à informer le domaine de la culture, avec la force du Ressuscité. [...] Un laïcat bien structuré avec une formation permanente, mûr et engagé, est le signe que les Églises particulières prennent au sérieux l'engagement de la nouvelle évangélisation » (n° 10).

c) ***Un catholicisme prisonnier de structures historiques.*** D'une part, nous avons des pasteurs prophètes et des documents prophétiques, bien adaptés aux interrogations du monde d'aujourd'hui ; d'autre part, nous sommes étouffés par les structures traditionnelles qui conditionnent la force de la prophétie. Certains faits, survenus récemment dans notre Église, nous font vivre l'impuissance de la croix. Peut-on justifier d'étouffer une théologie qui cherche une harmonie avec les aspirations des pauvres pour la libération ? Peut-on justifier les nominations d'évêques en marge de l'itinéraire de l'Église du Brésil créant un écart entre les Directives et la pratique, un contre-témoignage par la division au sein de la propre Église ? Où est passée l'ecclésiologie de Vatican II ?

3.2. Quatre scénarios de l'Église et ses défis

Une étude récente d'un de nos plus respectés théologiens, le Père Libanio, essaye de montrer le contexte de notre Église à l'aide de « scénarios » qui consistent à recueillir les faits ecclésiaux et à essayer de les expliquer par le jeu des forces principales qui agissent dans la réalité. Il s'oriente plus sur des perspectives que sur le moment présent. Chaque scénario cherche à décrire la force dominante respective et la réorganisation des autres agents. Dans tous les scénarios se trouvent présents tous les éléments de l'Église, mais organisés différemment à cause de la prédominance de l'un d'eux. Celui-ci structure tous les autres. Il choisit quatre éléments structurants : ***l'Institution, le Charisme, la Parole, et la Pratique de la Libération.*** Dans chaque scénario il étudie les éléments internes, les éléments externes, la possibilité du scénario. Conclusion de l'auteur : « *L'histoire n'est jamais fermée ni ouverte arbitrairement pour une quelconque possibilité. Elle doit rencontrer un point d'appui. Si dans un jugement critique nous désirons un scénario, nous devons chercher les con-*



ditions pour sa viabilité. Pour le moment, il nous semble que les deux premiers scénarios (l'Institution, le Charisme) jouissent de plus grande probabilité, quoique personnellement j'estime les deux derniers (la Parole et la Pratique de la Libération) plus proches de la proposition de l'Évangile ».

3.3. Signes d'espérance

Le Projet vers le Nouveau Millénaire, dans l'Église Catholique au Brésil, se proposait, à la fin de ce millénaire, de dynamiser celle-ci par une planification pastorale, en faisant un mariage entre les appels de la *Tertio Millenio Adveniente*¹ et les *Directives de l'action évangélisatrice de l'Église au Brésil*. Son objectif : préparer le sens du Jubilé et des 500 ans d'Évangélisation au Brésil. Il prit comme exigence fondamentale *l'évangélisation inculturée* basée sur quatre piliers fondamentaux : **témoignage, service, dialogue et annonce**. Les destinataires de ce projet étaient les Catholiques pratiquants, la société, prioritairement les pauvres, les autres Églises, reli-

gions et cultures, les Catholiques de religiosité populaire et les éloignés.

L'Assemblée de la CNBB de l'an 2000 se réunit à Porto Seguro / Bahia, lieu où les premiers portugais abordèrent nos terres, en 1500. Cette Assemblée commémorative des 500 ans de Foi chez nous rassembla toutes les étapes de préparation du Projet vers le Nouveau Millénaire. Parmi les événements des commémorations des 500 ans, il faut rappeler la répression des Indiens par les forces militaires du gouvernement et la parole prophétiques des Indiens durant l'Eucharistie commémorative ; ils entrèrent avec une pancarte noire disant : « Nous aimerions faire la fête mais nous sommes en deuil ».

Nos Pasteurs diffusèrent également une Lettre destinée à la société et à nos communautés, sous le titre de : BRÉSIL 500 ANS - DIALOGUE ET ESPÉRANCE (DeE), affirmant dès le début : « *Nous voulons nous unir à toute la nation, participant à un événement qui nous convoque à regarder notre passé et à prendre conscience des défis actuels et futurs* » (n° 1).

1. Lettre de Jean Paul II pour le Jubilé, 1997.



Quelques exemples de réalisations pratiques découlant de ce projet vers le Nouveau Millénaire, qui sera appelé, à partir de cette année, « l'Église au Nouveau Millénaire » :

A) Demande de *pardon pour les erreurs historiques dans la mission*. On lit dans cette Lettre : il ne faut pas seulement demander pardon mais chercher des chemins nouveaux. « *Sans vouloir culpabiliser nos ancêtres, nous éprouvons la nécessité de demander pardon pour tout ce qui fut objectivement contre l'Évangile et blessa gravement la dignité humaine de beaucoup de nos frères et soeurs. [...] Les Indiens ont eu leur terre enlevée, leur vie et leur raison de vivre. Les noirs furent violentés dans leur liberté et on rendit difficile la conservation de leur culture et de leur « mémoire » et, jusqu'à aujourd'hui, on ne leur a pas restitué la condition de pleine citoyenneté...* »² (n° 12)

B) Le défi des exigences éthiques : Deux faits dans la récupération des exigences éthiques de l'ordre démocratique :

a) La Commission Brésilienne de Justice et

Paix, en communion avec la CNBB, coordonna les signatures de la population pour un Projet de Loi d'Initiative Populaire, déjà approuvé par le Congrès National, combattant la corruption électorale ;

b) L'Église est partenaire d'une mobilisation pour une campagne contre la Dette Externe du Brésil, à travers un plébiscite populaire, qui se réalisera entre le 2 et 7 septembre prochain, avec comme slogan : « La vie au-dessus de la dette ».

C) Œcuménisme et dialogue interreligieux.

La Campagne de la Fraternité (CF) de l'Église Catholique, organisée chaque année durant le Carême, pour l'année 2000 fut œcuménique, c'est-à-dire, assumée par sept Églises : catholique romaine ; catholique orthodoxe ; chrétienne réformée ; épiscopale anglicane ; évangélique de confession luthérienne ; méthodiste ; presbytérienne unie. Son objectif général : « *Unir les Églises chrétiennes dans le témoignage commun de la promotion d'une vie digne pour tous, dans la dénonciation des atteintes à la dignité humaine et*

2. Cf. le discours d'un Indien du Brésil, pour le 5^e centenaire de l'arrivée des européens : "Le discours de la Messe".



dans l'annonce de l'évangile de la paix ». Le thème : « Dignité humaine et paix ». Le slogan : « Nouveau Millénaire sans exclusion ».

Pour la première fois, dans l'Assemblée de la CNBB 2000, il y eut une prière interreligieuse, à laquelle participèrent un musulman, un bouddhiste, un rabbin et une « mãe de santo »³.

D) Mission de l'Église universelle. La conscience de la coresponsabilité pour la mission de l'Église dans le monde entier, est une donnée très récente dans l'Église Catholique au Brésil. À partir de Puebla, face au défi « donner de sa propre pauvreté », nous commençons à soulever la question. La Lettre DeE

dit : « *Que s'ouvrent les horizons pour une solidarité avec les peuples et pays d'Afrique et d'Asie qui endurent des conditions dramatiques de misère. Nous considérons urgente la collaboration missionnaire au profit des régions qui manquent de personnes engagées dans la pastorale là où l'Évangile de Jésus-Christ n'a pas encore été proclamé* » (n° 77).

En Afrique, ce rêve est en train de se réaliser pour l'Église du Brésil, depuis quelques années ; et maintenant en Asie avec une première équipe pour le Timor Oriental. « *L'Espérance ne trompe pas...* » (Rom. 5, 5).

Brasília, juin 2000

3. « Mère de saint », nom de la prêtresse dans le culte afro-brésilien du Candomblé.

Croire et savoir Éloge de l'incertitude

Philippe est chercheur en biologie au CNRS (Centre national de la recherche scientifique). Il est dans l'équipe d'Évry, et aussi l'animateur du réseau "Science, foi, pratique, société".



par Philippe DETERRE
prêtre de la Mission de France

Incertitudes...

Effectivement, il y a bien un paradoxe contemporain : alors que les connaissances scientifiques accumulées n'ont jamais été si nombreuses, l'impression grandit que nous sommes de moins en moins sûrs de rien. Quelques exemples :

- Le bug de l'an 2000 n'a pas eu lieu, ouf ! Mais jusqu'au dernier moment, nous n'étions pas sûrs...

- La Terre se réchauffe, mais est-ce dû à l'effet de serre provoqué par les rejets industriels et humains ? On n'en est pas sûr !

- Les catastrophes naturelles de ces derniers temps (El Nino, inondations au Vénézuéla, en France, inondations en novembre et tempêtes en décembre) sont-elles dues au réchauffement en question ? Aucun expert n'en est sûr !

- La maladie de la vache folle est-elle capable de se transmettre aux humains sous forme de la maladie de Creutzfeld-Jacob ? On ne peut en être sûr !

- Les gènes manipulés des plantes transgéniques seraient dangereux pour l'homme, rien n'est moins sûr !

Ces incertitudes obligent le politique à se débusquer, à ne plus se cacher derrière l'expert et à retrouver la vertu de la décision – trancher dans l'incertain – quitte à recourir au principe de précaution. Même le pire n'est pas sûr : on attendait un krach boursier après la dépression financière des pays asiatiques de l'automne 98 : rien n'en fut. On ne sait même pas ce qui est incertain.

On retrouverait un écho de cette incertitude généralisée aujourd'hui dans un texte rédigé et voté par 2000 Pionniers (branche 15-17 ans des Scouts de France) en octobre dernier, qui commençait par ces mots : *Nous, jeunes, nous ne savons pas quoi penser du monde d'aujourd'hui*. Comme si l'information qui est maintenant disponible, littéralement « au doigt » (sur-le-bouton-gauche-de-la-souris) et « à l'œil » (gratuitement) était génératrice d'incertitude... Il est vrai, bien sûr, que savoir ne suffit pas pour penser et comprendre : mais aujourd'hui, l'écart entre la connaissance et la compréhension s'accroît de manière vertigineuse.

Cette incertitude ambiante m'interroge beaucoup, moi qui professionnellement ne cesse de chercher à savoir, et à comprendre. Mais finalement, l'incertitude est-elle si mauvaise que cela ? Tout savoir est-il bon ? Est-ce que le savoir va forcément avec le bonheur ? Je me propose une petite enquête rapide dans le champ des sciences et une autre dans les évangiles, avant de tenter une saisie personnelle de la question : que serait une proposition chrétienne dans notre monde incertain ?

Incertitude scientifique

Incontestablement, le xx^e siècle aura connu une explosion de savoirs scientifiques. Certes, cela était déjà bien inauguré aux siècles précédents, avec la mécanique des Galilée, Newton et Laplace. C'est pourtant bien entre 1900 et 1930 que la Physique a connu son âge d'or, depuis Max Planck découvrant les « quanta » jusqu'à Einstein et la relativité généralisée. Quantique et relativiste, la mécanique n'a plus grand chose de... mécanique, justement. Et puis, il y a eu les belles années de la biologie depuis 1953 avec l'ADN et le code génétique jusqu'au déchiffrement devenu possible de l'ensemble du génome humain. Et le trans-génique, thérapeutique ou pas, ne fait que commencer...

Notre savoir sur l'univers infiniment grand, sur l'élémentaire du monde physique - infiniment petit - sur l'élémentaire du vivant cellulaire et organique - infiniment complexe - a progressé d'une manière éton-

nante et admirable. Pourtant le scientifique n'est plus un savant, mais un chercheur. Si certains savants (justement...) ont pu avoir l'impression pendant un moment que l'on savait quasiment tout¹, ce qui prévaut aujourd'hui parmi les scientifiques biologistes, pour parler de ceux que je connais mieux, c'est plutôt un sentiment d'ignorance sur des processus essentiels : le développement de l'organisme vivant, la formation du système nerveux, les régulations du système immunitaire, les véritables limites du vivant (archéobactéries, virus), les intrications évolutives,...

L'ignorance dont il est question ici est de type « lacunaire », en ce sens que l'on sait bien que l'on pourra avancer et découvrir, et comprendre un peu plus dans ces champs immenses. La science du xx^e siècle a buté aussi sur des incertitudes de type « structurel » si j'ose dire : non plus parce que la science ne sait pas encore, mais parce qu'elle sait qu'on ne peut pas en savoir plus ou mieux. Il y a le

1. Certains physiciens et chimistes de la fin du XIX^{ème} siècle plaignaient les scientifiques qui viendraient après eux. Comme la science avait beaucoup progressé, ils n'auraient plus, les pauvres, que peu de choses à découvrir... Il ne restait seulement, excusez du peu, que la physique atomique, la mécanique quantique et la biologie moléculaire.



non-prévisible par complexité (l'instabilité du système solaire, par exemple). Il y a le non-déterminable par principe : c'est le fameux principe d'incertitude d'Heisenberg en physique, ou le célèbre théorème de Gödel en mathématiques. Cet incertain-là n'empêche pas de vivre, ni de faire de la science, d'ailleurs. Butera-t-on sur des situations du même genre pour la biologie ? Peut-être, mais les limites de ce genre viendront de l'intérieur de la science et non de l'extérieur.

Le scientisme triomphant pensait pouvoir organiser scientifiquement l'humanité². À l'inverse aujourd'hui, les scientifiques ont renoncé à une science qui dirait le tout du monde et de l'humanité. Ils posent eux-mêmes les problèmes que peuvent poser la diffusion des techniques inventées par les scientifiques, en appelant un regain de citoyenneté, voire de morale, bref en faisant appel à de « l'extra-scientifique » :

Sur le plan scientifique, les qualités proprement humaines, l'aptitude à créer du sens, de la beauté, de la bonté, sont à l'évidence irréductibles à la manipulation grossière de quelques gènes. Cependant on a pu lire à la fin de l'année 1999, sous la plume de certains des auteurs et philosophes les plus éminents du moment, l'énoncé de scénarios prévoyant une telle modification biotechnologique de l'homme. À ce degré de diffusion du mythe, il devient une réalité sociale et une menace idéologique.

S'il est parfaitement illégitime de faire dire à la génétique que nous sommes tous prisonniers de nos gènes, la science ne suffit pas non plus à fonder l'exigence de liberté. À ce stade, l'engagement est d'autre nature. Il est moral.³

On pourra certes objecter que si le scientifique est – peut être – devenu modeste, les techniques biologiques, et les projets des entreprises de biotechnologies, multinationales ou « start-up », ne le sont pas. « Bienvenue dans un monde d'avenir » disait une

2. « Organiser scientifiquement l'humanité, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention. » Ernest RENAN *L'avenir de la science*, Paris 1890. « C'est la science qui établit les seules bases inébranlables de la morale. » Marcelin BERTHELOT, cité dans Jean JACQUES Berthelot, *autopsie d'un mythe*, Belin, Paris 1987.

3. Axel Kahn « Les enjeux éthiques de la génétique », conférence de l'Université de tous les savoirs, prononcée le 31 janvier 2000, citée par le Monde du 15/2/2000.



publicité de Rhône-Poulenc. Devenu Aventis, la même compagnie proclame « Notre défi, c'est la Vie. Pour beaucoup, un monde débarrassé de maladies, c'est un beau rêve. Pour nous, c'est le but ». Le scientisme du siècle dernier s'est réincarné dans le capitalisme le plus à la pointe du siècle qui commence. L'idéologie d'un monde enfin débarrassé du mal n'a pas fini de fleurir, et d'être efficace : c'est sur ces objectifs que sont financés tous les grands projets de recherche du moment. Le citoyen doit rester vigilant, à Seattle, à Davos ou ailleurs... On y reviendra.

Il me semble pourtant que ce n'est pas (en tout cas pas seulement) cette idéologie qui sous-tend le véritable travail de recherche, telle que je la vois à l'œuvre autour de moi. Le « vrai » scientifique ne cherche pas un modèle total de la réalité qu'il pourrait – enfin – contempler et qui ferait le bonheur de l'humanité par la guérison ou la libération technique, il cherche la « surprise ». Il cherche et attend la découverte qui non seu-

lement dépasse les modèles établis, mais aussi ouvre des voies d'explication inconnues. Il est toujours et d'abord vigilant sur ce que ses expériences peuvent lui suggérer et qu'il n'avait pas prévu⁴. Il est à l'affût de ce qui surprend le savoir établi en remettant sans cesse sur le métier son ouvrage, c'est-à-dire en critiquant ses modèles explicatifs et en guettant le jaillissement d'une cohérence inattendue, qui sera à son tour provisoire et critiquable. Il y a un non-savoir essentiel qui est l'œuvre dans la recherche scientifique.

Le savoir et le non-savoir évangélique

La question de ce qui est à savoir ou non, la question de l'incertitude traverse aussi l'évangile. J'en relève trois occurrences, sans enquête systématique. Elles concernent ce qui est à savoir, ou non, à propos de l'homme Jésus, à propos du Christ-Messie.

4. On nomme cela l'effet de « serendipity » en anglais. Comment le traduire en français, « sérendipité » comme le propose le chimiste Jean JACQUES ? (*L'imprévu ou la science des objets trouvés*, Odile Jacob, Paris 1990)



Un non-savoir à maintenir

Alors, si quelqu'un vous dit : « *Vois, le Messie est ici ! Vois, il est là !* », ne le croyez pas (Mc 13, 21).

Pour croire au Fils de l'Homme, il y a un non-savoir à maintenir. Ce non-savoir n'est pas une ignorance, c'est une non-crédulité. On peut, à la rigueur, savoir non pas « qu'il est ici ou là », mais qu'il est proche. Mais le jour et l'heure, personne ne les connaît, pas même le Fils de l'Homme.

« *De même, vous aussi, quand vous verrez cela arriver, sachez que le Fils de l'homme est proche, qu'il est à vos portes [...] Mais ce jour ou cette heure, nul ne les connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils, personne sinon le Père* » (Mc 13, 29-32). Il y a donc aussi ce « non-savoir » du Christ lui-même. Il ne sait ni le jour, ni l'heure, et pose cette question terrible : « *Le Fils de l'Homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?* »

Un savoir qui empêche de croire, ou qui ne « veut » pas croire

Il y a un savoir plus subtil et plus pervers. Le fait de savoir qu'on ne sait pas peut empêcher de voir et de croire. C'est souvent,

selon les Évangiles, ce qui arrive aux Phari-siens ou aux « Juifs », comme dit Jean, l'évan-géliste. « *Celui-là, nous savons d'où il est, tandis que lorsque viendra le Christ, nul ne saura d'où il est* » (Jn 7, 27).

Ce thème est abondamment traité par l'évangéliste Jean, pour qui le « savoir » est souvent symbolisé par le « voir », ou plutôt, chez qui l'acceptation de ne pas savoir est le début du véritable « voir » et de la foi.. L'aveugle-né est ici une figure emblématique :

— *Crois-tu, toi, au Fils de l'Homme ?*

— *Qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ?*

— *Eh bien ! Tu l'as vu, c'est celui qui te parle.*

— *Je crois, Seigneur.* (Jn 9, 35-38)

— *Je suis venu en ce monde pour une remise en question, afin que ceux qui ne voyaient pas voient, et que ceux qui voyaient deviennent aveugles. Les Pharisiens qui étaient avec lui entendirent ces paroles et lui dirent : Est-ce que, par hasard, nous serions des aveugles, nous aussi ?*

— *Si vous étiez des aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais à présent, vous dites « nous voyons » : votre péché demeure.* (Jn 9, 39-41)

Le savoir, et le savoir sur le savoir, ne sont donc pas anodins. C'est précisément à ce lieu-là que l'homme peut s'ouvrir ou se fermer à Dieu, que le péché et sa violence trouvent leur origine. C'est ce que les Synoptiques mettent en scène avec les démons.

« *Je sais qui tu es : le Saint de Dieu* » (Mc 1, 24), dit l'esprit impur du possédé que Jésus réduit au silence. La parole de foi est ici « retournée » ou plus exactement « pervertie » : elle dit la vérité dans son contenu pour faire violence à la vérité et mieux la refuser. Elle ne peut qu'être réduite au silence. Voilà la puissance perverse (et pervertissante) du péché, du Mal par excellence (cf. le serpent de Gn 2) : s'appuyer sur le savoir pour barrer la véritable source du savoir et au besoin, l'identifier avec le péché. « *Rends gloire à Dieu ! Nous savons, nous, que cet homme est un pécheur* » (Jn 9, 24).

Savoir et croire

L'incertitude sur l'origine peut – au moins – maintenir ouvert et disponible l'accès à la source de la vie. Mais une autre ruse est possible ; « ne pas savoir » peut éviter d'avoir à se prononcer.

— *Par quelle autorité fais-tu cela ?*

— *Le baptême de Jean, d'où venait-il ? Du ciel ou des hommes ?*

— *Nous ne savons pas*

— *Moi non plus, je ne vous dis pas en vertu de quelle autorité je fais cela. (Mt 25, 27)*

Le non-savoir sur l'origine, sur l'heure et le jour, peut conduire à la foi, qui est souvent équivalente dans l'évangile à un savoir, ou plutôt à une connaissance : « *À qui irions-nous ? Tu as des paroles de vie éternelle. Et nous, nous avons cru et nous avons connu que tu es le Saint de Dieu* » (Jn 6, 69).

La proposition chrétienne

Il y a donc un grand risque, surtout en ces temps-ci d'excès d'informations et de savoirs, à présenter la foi chrétienne comme un savoir, un contenu parmi d'autres. Comme si la foi était une explication du monde en concurrence ou en continuité avec d'autres savoirs (voir les avatars des vieilles confrontations science et foi, jamais complètement éteintes), ou comme si la foi chrétienne était un messa-

ge. On reproche souvent aux chrétiens et aux Églises d'avoir des messages passéistes ou des messages flous, qui sont mal « communiqués ». Mais la foi n'est pas d'abord un message plus ou moins bien communiqué. Si c'était le cas, cela se saurait, depuis le temps : le message, on l'aurait et... il n'y aurait plus besoin de croire ! La grande tentation des Églises établies, c'est le discours du grand Inquisiteur chez Dostoïevski (repris aujourd'hui dans le livre de Laurence Cossé « Le coin du voile »). Si la foi était un message, Il pouvait éviter cette mort si violente et ce n'était pas utile de ressusciter. Il suffisait qu'il nous livre le message... mais justement, il n'a rien écrit.

Ici, il faudrait littéralement dire avec Paul : « *J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus Christ et Jésus Christ crucifié* » (1Co 2, 2).

La foi n'est pas qu'un message, mais elle est proposable, en tout cas, on peut en témoigner. Je crois qu'aujourd'hui, croire est un « refus » des savoirs qui saturent le monde : les « ne que ». Elle est maintien, coûte que

coûte, d'un non-savoir primordial sur le mal, la mort et la vie. Non, la mort ne s'explique pas que par la biologie, le mal ne s'explique pas que par l'histoire (cf Job), la vie ne s'explique pas que par les gènes, l'humanité n'est pas un marché libre et/ou une foire d'empoigne de cultures et de mondes en concurrence. Il est nécessaire de maintenir le non « a-thée » des chrétiens aux dieux païens⁵, le « non, Dieu est plus grand » du monothéisme. Le renouveau citoyen manifesté fin 1999 à Seattle est ici de très bonne augure : l'homme debout reprend « barre » sur ces dieux qui s'imposent.

Devant les informations de plus en plus nombreuses que les techniques biologiques vont proposer, j'aime entendre comme une parabole, ces parents qui ne désirent pas forcément savoir le sexe de leur enfant avant la naissance, alors que le médecin-échographe, lui, le sait et leur propose de savoir... Entendons-nous bien. Le « non-savoir » dont je fais ici l'éloge n'est pas l'ignorance. C'est une utilisation humaine des savoirs que je voudrais viser. Il ne s'agit pas de renoncer à penser

5. Cf Hippolyte Simon, *Vers une France païenne ?*, Cana, 1999.

(les chrétiens d'hier et d'aujourd'hui sont trop souvent tombés dans ce travers), mais il s'agit de penser aussi ce qui n'est pas un savoir. J'en appelle à une foi qui traverse les savoirs, qui les humanise en quelque sorte, et, en tout cas, reste debout devant eux.

Plus fondamentalement, s'il y a du non-savoir dans la foi, ce n'est pas qu'elle soit une démission ou une absence de certitudes. Au contraire, c'est une force de désir qui ne s'arrête pas au « je ne sais pas » du scientifique honnête. C'est un désir relancé, une porte ouverte, une voie possible, un bonheur proposé. *En avant les pauvres*, traduit A. Chouraqui : cela dit bien la force intacte des Béatitudes qui inaugureront la parole du Fils de l'Homme. Cela dit bien que la foi proposée n'est pas qu'un message. La foi n'est pas en concurrence avec les savoirs du monde. Elle n'est pas un savoir de

plus. Mais elle soutient le désir qui fonde le savoir et elle l'interroge sur ses conséquences dans la facture du monde.

Nous, jeunes, nous ne savons pas quoi penser du monde d'aujourd'hui, disaient les Pionniers. Ce non-savoir, finalement, peut être un bon point de départ si ce n'est pas une démission et un déni de connaissance. Cela peut être un bon point de départ si c'est le lieu d'un désir relancé, d'une force proposée et reçue, un lieu qui juge et relativise tout savoir. Cela peut être un bon point de départ pour passer de l'incertitude scientifique à l'ouverture joyeuse qui « saura » – sans savoir d'où elle viendra – recevoir la surprise et la grâce, saura voir le signe de l'auberge et du pain, saura se remettre dans le lignage et la mémoire des pauvres dont la foi soulève le monde.

Évangile de Marc : la foi en question...

Appelés à suivre le chemin du Fils de l'homme.

**Hugues a animé
pendant de
nombreuses années
les Parcours de
Croyants à la
Mission de France.
Membre d'une**

**équipe associée à Marne-la-Vallée
(diocèse de Meaux), il est médecin,
marié et père de famille.**



par Hugues ERNOULT
membre de Galilée

INTRODUCTION

Se laisser interroger par la Parole !

Saül était un homme pétri de certitude, un homme efficace qui croyait avoir une vision claire de ce qu'étaient l'erreur et la vérité. Sur la route de Damas une parole l'a pourtant fait chanceler, une lumière lui a fait perdre la vue. Le Christ ressuscité l'a obligé à s'en remettre à d'autre. Paul a du accepter de se laisser conduire. Le Christ, crucifié et ressuscité, est bien celui qui remet tout en cause.



Je fais partie d'une génération qui aime les questions pour elles-mêmes :

« Vous êtes si jeune, en quelque sorte avant tout début, et je voudrais, aussi bien que je le puis, vous prier, cher monsieur, d'être patient à l'égard de tout ce qui dans votre cœur est encore irrésolu, et de tenter d'aimer « les questions elles-mêmes » comme des pièces closes et comme des livres écrits dans une langue étrangère. Ne cherchez pas pour l'instant des réponses, qui ne sauraient vous être données car vous ne seriez pas en mesure de les vivre. Or il s'agit précisément de tout vivre. Vivez maintenant les questions. » disait Rainer Maria Rilke, un auteur que j'ai lu et relu (cf. Lettres à un jeune poète du 16 juillet 1903).

Quand il est question de chercher la vérité, quand il est question de vivre et de proposer la foi, mon réflexe est de m'en rapporter à l'évangile, de me laisser interroger par la parole qui l'anime.

C'est pourquoi je me propose de partager avec vous la lecture que j'ai faite de l'évangile de Marc avec des jeunes des Parcours de Croyants. Pourquoi l'évangile de Marc me direz-vous ? Pas seulement parce que c'est l'an-

née Marc ou parce que j'ai un penchant particulier pour cet évangile, ou parce que c'est le prénom de l'aîné de mes garçons... Mais parce que cet évangile bref, incisif, écrit dans une langue populaire, maîtrise aussi bien la science de la narration et la juxtaposition des images que nos publicités et nos films. Son style rythmé et imagé n'est pas sans résonner avec notre monde contemporain. Je pense intéressant de chercher à comprendre comment son auteur s'y est pris pour faire de ce récit une pédagogie de la foi pour ses auditeurs urbains, a priori si éloignés de la culture du monde juif palestinien où la foi chrétienne avait pris naissance quelques dizaines d'années plus tôt.

Marc nous présente Jésus comme un personnage qui interroge. Il ne laisse pas les réponses toutes faites éteindre les recherches des uns et des autres. Pour dire la bonne nouvelle, le Jésus de Marc use du secret et de la parabole qui se présente de prime abord comme une énigme. Ainsi chacun s'interroge sur son identité, Jésus répond souvent aux questions par d'autres questions. Même sa résurrection apparaît comme semant le trouble. Comme si, pour Marc, le questionnement était la forme privilégiée de l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Il nous présente Jésus comme un maître pressé de former des disciples. Suivre le récit de cette formation devient un chemin de foi pour le lecteur, s'il accepte de s'engager dans sa lecture.

Il nous présente la résurrection « en creux », une expérience déroutante qui nous pousse à suivre à notre tour le chemin énigmatique du serviteur.

1) JÉSUS, QUELQU'UN QUI INTERROGE...

Marc nous présente Jésus comme un personnage qui interroge : son message paraît énigmatique, son identité questionne et sa résurrection semble encore plus semer le trouble que sa mort.

• Jésus questionnant :

La question comme une force.

Dans le combat contre les forces qui s'opposent à la venue du Royaume, Jésus questionne son interlocuteur pour l'obliger à aller

jusqu'au bout de lui même et révèle de cette façon où le conduit véritablement ce qui l'anime : *Ils lui envoient alors quelques-uns des Pharisiens et des Hérodiens pour le prendre au piège dans sa parole. Ils viennent et lui disent : « Maître, nous savons que tu es véridique et que tu ne te préoccupes pas de qui que ce soit ; car tu ne regardes pas au rang des personnes mais tu enseignes en toute vérité la voie de Dieu. Est-il permis ou non de payer l'impôt à César ? Devons-nous payer oui ou non ? » Mais lui, sachant leur hypocrisie, leur dit : « Pourquoi me tendez-vous un piège ? Apportez moi un denier, que je le voie. » Ils en apportèrent un et il leur dit : « De qui est l'effigie que voici ? Et l'inscription ? » Ils lui dirent « De César. » Alors Jésus leur dit « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Et ils étaient fort surpris à son sujet. (12, 13-17)*

La question comme pédagogie :

Avec ses disciples, souvent son enseignement débute par une question ; souvent également il répond aux questions qu'on lui pose par d'autres questions. Cette façon de faire n'a pas seulement pour effet de placer son auditeur en position de sujet en l'obligeant à prendre la parole, mais comme dans



un contexte polémique, elle oblige l'auditeur à aller jusqu'au bout de lui-même. Alors la réponse ne se situe plus dans un savoir qui fonderait une certitude mais place l'auditeur devant une alternative : qu'est-ce qui est vrai pour lui ? Cela exige de l'auditeur qu'il se situe comme un sujet. Dans le récit de la deuxième multiplication des pains, à ses disciples qui lui demandent : « Où prendre de quoi rassasier de pains ces gens, ici, dans le désert ? », il leur répond : « Combien avez vous de pains ? ». Peu après le récit continue : *Ils avaient oublié de prendre des pains et ils n'avaient qu'un pain avec eux dans la barque. Or il leur faisait cette recommandation : « Ouvrez l'œil et gardez-vous du levain des pharisiens et du levain d'Hérode. » Et eux de faire entre eux cette réflexion, qu'ils n'ont pas de pains. Le sachant, il leur dit : « Pourquoi faire cette réflexion, que vous n'avez pas de pains ? Vous ne comprenez pas encore et vous ne saisissez pas ? Avez-vous donc l'esprit bouché, des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre ? Et ne vous rappelez-vous pas, quand j'ai rompu les cinq pains pour les cinq milles hommes, combien de couffins pleins de morceaux vous avez emportés ? » Ils lui disent : « Douze » – « Et*

lors des sept pour les quatre mille hommes, combien de corbeilles pleines de morceaux avez-vous emportées ? » Et ils disent « Sept ». Alors il leur dit : « Ne comprenez vous pas encore ? » (8, 14-21)

Enseigner en paraboles :

Jésus enseigne en paraboles : « *À vous le mystère du Royaume de Dieu a été donné ; mais à ceux-là qui sont dehors tout arrive en paraboles, afin qu'ils aient beau regarder et ils ne voient pas, qu'ils aient beau entendre et ils ne comprennent pas... (4,11-12)* ». La parabole se présente de prime abord comme un récit énigmatique. La parabole n'est claire que pour celui qui accepte de se mettre dedans, c'est-à-dire qu'il accepte l'univers de sens et de valeur que ce récit met en scène. Pour ceux qui n'acceptent pas de s'engager dans une relation d'obéissance, la parabole n'est que folie, blasphème ou accusation. La parabole des vigneronniers homicides illustre bien cet aspect de la parabole : *Il se mit à leur parler en paraboles : « Un homme planta une vigne, l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir et y bâtit une tour ; puis il la loua à des vigneronniers et partit en voyage. Il envoya un serviteur aux vigneronniers le moment venu, pour y recevoir d'eux*



une part des fruits de la vigne. Mais ils se saisirent de lui, le battirent et le renvoyèrent les mains vides. De nouveau, il envoya un autre serviteur : celui-là aussi, ils le frappèrent à la tête et le couvrir d'outrages. Et il en envoya un autre : celui-là ils le tuèrent ; puis beaucoup d'autres : ils battirent les uns, tuèrent les autres. Il lui restait encore quel-qu'un, un fils bien aimé ; il le leur envoya le dernier, en se disant : « ils respecteront mon fils. » Mais ces vigneron se dirent entre eux : « celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le et l'héritage sera à nous. » En le saisissant, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. Que fera le maître de la vigne ? Il viendra, fera périr les vigneron, et donnera la vigne à d'autres. Et vous, n'avez-vous pas lu cette Écriture : « La pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs, c'est celle qui est devenue pierre de façade ; c'est là l'œuvre du Seigneur et elle est admirable à nos yeux. »

Lecture allégorique :

On peut lire cet épisode de façon allégorique. La vigne y serait alors la représentation du peuple d'Israël ayant la loi en dépôt, le moment venu serait le moment où Jésus parle, le maître de la vigne serait le père, les serviteurs les prophètes, le fils bien aimé serait Jésus, les

vignerons seraient ceux que Marc désigne habituellement comme les scribes et les pharisiens, etc... Ceux à qui sera donnée la vigne seront donc les chrétiens !

Cette lecture, qui semble s'imposer, nous oblige déjà à lire le texte au-delà du sens immédiat et nous force à l'interprétation, c'est-à-dire qu'elle nous conduit à nous engager dans la lecture pour lui trouver un sens. Cette lecture où chaque terme renvoie à un autre terme appelle vite une autre lecture : si l'on comprend assez bien l'intérêt de coder le message, pourquoi utiliser ces codes-là et pourquoi les agencer ainsi ? Il nous faut alors regarder comment s'articulent ces éléments, les rapports qu'ils tissent entre eux et tenter une lecture « analogique », symbolique.

Lecture « Symbolique » :

Un homme entre en scène, c'est un **bâtisseur**, un planteur de vigne destinée à être protégée et cultivée avec soins pour donner en son temps du fruit qui sera transformé en vin pour réjouir le cœur de l'homme. C'est un propriétaire qui confie son bien, un patron qui fait confiance à ses vigneron et part en voyage : il est un homme de la **distance**.

Le moment venu, il devient un envoyeur de serviteurs. Ils sont chargés d'accomplir le programme pour lequel les vigneron et le maître semblaient d'accord. Ils doivent lui ramener une part du fruit, comme un retour qui confirmerait le lien « distant » établi par la confiance première lors du départ du maître. Mais les vignerons se révèlent hommes de violence. Ils refusent d'abord de laisser sortir le fruit de la vigne, rejettent hors de la vigne les « serviteurs » qu'ils humilient et vont jusqu'au meurtre pour accomplir ce programme « **d'accaparement** ». Ils refusent toute relation avec ce qui est extérieur et veulent devenir leur propre « propriétaire ». Inlassablement, le Maître cherche à renouer le lien par cet envoi de serviteurs, obstinément les vignerons refusent de redevenir des serviteurs. Chacun accentue sa « logique », le Maître finit par envoyer comme une part de lui même faite serviteur : « le fils bien aimé, le dernier » et les vignerons tuent celui en qui il n'ont vu qu'un « héritier »...

À cet étape du récit, « l'univers de l'héritage » où la mort du propriétaire est la seule façon de s'accaparer son bien, univers de violence où le fort vit au dépend du faible, semble

avoir gagné sur l'univers des serviteurs envoyés. La logique dite « économique » du transfert de l'avoir semble l'emporter sur la logique de l'échange symbolique où la relation tissée par l'échange est ce qui donne valeur aux objets qui circulent. L'accaparement semble vainqueur du don.

Mais c'est oublier que l'envoyeur de serviteurs est aussi le bâtisseur du début. C'est lui le créateur qui révélera la vraie nature des choses : la logique de la violence qui semble gagner mène en fait à la mort et appelle bien la venue d'un « maître ». Mais ce maître restera celui qui donne la vigne et le don l'emportera. Mais ce bâtisseur utilisera la pierre rejetée pour en faire la pierre angulaire, et la figure du serviteur sera restaurée... À ce point de la lecture, la question se fait plus directe, en terme de choix, comme dans toute vraie Parabole : « Et vous, quel univers choisissez-vous aujourd'hui ? Voulez-vous emprunter le chemin du serviteur et devenir fils ? ». Ainsi ce texte n'est pas une simple annonce codée de ce qui va suivre et que l'on racontera ensuite, il est une clé qui nous permet d'entrer (ou non) dans la passion du fils bien aimé, si nous acceptons que la logique du vigneron soit détruite en nous, si nous acceptons de pousser



la logique du don jusqu'à risquer notre vie et à s'en remettre au Père pour le dénouement.

La question décisive :

Toutes ces questions et ces énigmes mènent finalement à la question décisive, celle de l'identité de Jésus. Marc place cette question au centre de son évangile, juste avant la première annonce de la passion : *Jésus s'en alla avec ses disciples vers les villages de Césarée de Philippe, et en chemin il posait à ses disciples cette question : « Qui suis-je, au dire des gens ? » Ils lui dirent : « Jean le Baptiste ; pour d'autres, Elie ; pour d'autres, un des prophètes. » – « Mais pour vous, leur demandait-il, qui suis-je ? » Pierre lui répond : « Tu es le Christ. » Alors il leur enjoignit de ne parler de lui à personne. Et il commença de leur enseigner : « Le fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué et, après trois jours, ressusciter » (8,27-31).*

Jésus ne confirme pas la réponse, l'important n'est pas là ! Ici la réponse prend la valeur d'un engagement à suivre celui que l'on reconnaît comme son Christ. La question ainsi posée vise bien à faire de l'auditeur un disciple engagé sur le chemin de son maître !

• Jésus comme énigme

« Commencement de l'évangile de Jésus, Christ, fils de Dieu... » (1,1).

Si le titre de l'évangile semble tout nous révéler d'entrée de jeu, nous sommes avertis d'emblée que nous n'en sommes alors qu'aux commencements. Cette allusion à la genèse manifeste que pour recevoir cette révélation le lecteur devra parcourir tout le récit, en acceptant de ne pas savoir à l'avance ce que signifie ce qui vient de lui être révélé, comme les disciples qui répondent à son appel sans rien savoir de lui en ce début d'évangile : *« Comme il passait sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André, le frère de Simon, qui jetaient l'épervier dans la mer ; car c'étaient des pêcheurs. Et Jésus leur dit : « Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Et aussitôt, laissant les filets, ils le suivirent. (1, 16-17)*

En fait c'est tout au long de l'évangile que l'identité de Jésus est présentée comme énigmatique.

• Un homme sur qui on s'interroge :

Ses discours et ses actes obligent même ses proches à s'interroger sur son origine, sur ce

qui l'âme, sur ce qui fonde son autorité : *Étant sorti de là, il se rend dans sa patrie, et ses disciples le suivent. Le sabbat venu, il se mit à enseigner dans la synagogue, et le grand nombre en l'entendant étaient frappés et disaient : « D'où cela lui vient-il ? Et qu'est-ce que cette sagesse qui lui a été donnée et ces grands miracles qui se font par ses mains ? Celui-là n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici, chez nous ?... »* (6, 1-6)

• **Le fils de l'homme** : Pour se désigner Jésus emploie lui-même une expression énigmatique : « Le Fils de l'homme ». Expression qui peut à la fois désigner l'homme fragile devant Dieu comme dans le psaume 8, « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils de l'homme que tu en prennes soin ? », ou le personnage transcendant venant de la droite de Dieu pour sauver le monde à la fin des temps comme en Daniel 7.

• **Le thème du secret** : Chez Marc, Jésus interdit que soient prononcés ses titres messianiques tant que leurs véritables sens ne se sont pas révélés, que celui qui le prononce n'a pas lui-même suivi le chemin du maître. Ce **thème du secret** est propre à Marc ; il ne s'agit pas

seulement d'un artifice littéraire qui nous entraîne dans la quête de l'identité de Jésus : « Que signifie donc ce **nom** donné à Jésus, ce titre inscrit comme un commencement ? Qui est-il ? Quand et à quelles conditions pourra être prononcé son véritable nom ? ». En nous entraînant ainsi, l'auteur de l'évangile selon Marc nous met en garde contre les faux savoirs qui donneraient l'illusion que l'on peut accéder à la connaissance de Jésus et au salut en se dispensant de se mettre à sa suite. Comme nous le racontait le récit de Bartimée, c'est ce mouvement même de mise en route à la suite du maître vers le lieu de la Pâque qui est connaissance et salut. Le secret marque alors un **itinéraire d'initiation** (celui du lecteur que nous sommes ?). Dans cette quête initiatique, se réduisant à quelques lieux (le désert, la Galilée, Capharnaüm, la synagogue, la rive et l'autre rive, la mer, Jérusalem, etc.), l'espace prend une dimension symbolique dont il faudra apprendre les valeurs. Le passage sur la parabole, forme mystérieuse que prend la Parole, s'inscrit également dans ce thème du secret, pour que la parole soit « connaissance de » (à tous les sens du mot) et non un « savoir sur ». Il faudra se mettre sous la Parole (comme on se met sous la



Loi), c'est-à-dire rentrer dans l'univers qu'elle propose et non la juger de l'extérieur, de notre propre univers maîtrisé. « Quitter sa famille » évoque cette liberté nécessaire d'avec ce qui nous lie à notre propre univers et signifie ce décentrement de soi qu'exige la suite du maître. Le style simple et dépouillé de Marc, éliminant tout détail, fait de ces récits des parcours schématiques qu'il nous invite à habiter, renforçant encore le versant initiatique de son « évangile ».

2) L'ÉVANGILE DE MARC : PROPOSER UN CHEMIN VERS LA FOI

Essayons à notre tour de suivre ce chemins d'initiation, en mettant nos pas dans ceux des premiers disciples comme nous y invite l'évangéliste.

Sans prétendre donner le plan de cet évangile, dont la densité ne se laisse pas schématiser aussi facilement, je vous propose une relecture en retenant comme piste principale ce que nous avons souligné : cet évangile se présente comme un itinéraire initiatique pour le lecteur qui veut bien s'engager dans cette

démarche. l'Évangile devient ainsi une « Parabole » au sens évangélique du terme : un récit dont le sens n'est accessible que pour celui qui accepte de s'engager dans l'univers, le système de valeurs, que propose le récit.

• Les 13 premiers chapitres :

Appelés
à faire corps
pour être envoyés
nourrir les foules ...

• **Commencements...** (1, 1-14) Nous avons déjà évoqué pour une part le titre qui évoque une (re)création à laquelle nous sommes invités.

• **Appelés...** (1, 15 - 3, 12) Après le titre et l'introduction, dès 1,14, Jésus se présente avant tout comme un appelant, choisissant des « pêcheurs » capable de prendre le large et de conduire ensemble une barque pour rassembler (des poissons puis des hommes). Vite il faut les former ; l'enseignement décrit la nouveauté et l'ouverture qui seront liés à leur mission. Cette ouverture est soulignée par la répétition de l'appel à Lévi, marquant que nul



n'est exclu à priori de cet appel. Les esprits impurs voulant dévoiler les titres de Jésus pour mystifier les hommes sur le sens réel de ce titre de fils bien aimé et l'opposition des « pharisiens » ne réussissent qu'à favoriser la propagation de la Parole.

• **à faire corps (3, 13 - 6, 6)** En instituant les douze, les disciples sont constitués en « corps » (v 3,13). Ce corps se constitue surtout par la foi nécessaire pour entrer dans la parabole, et pour traverser la tempête. Les disciples doivent apprendre à être reliés ainsi à Jésus pour passer sur l'autre rive et délier celui qui deviendra le disciple de Gèrasa.

• **pour la mission (6, 6-30)**

C'est forts de cette expérience de la présence de celui qui est venu les sauver (dans la tempête), qu'ils peuvent être envoyés en mission (v 6,6) et porter la Parole qui sauve sans que le maître soit physiquement présent (pendant leur mission, le récit de la destinée de Jean Baptiste évoque déjà une autre séparation, le temps presse !).

• **en vue de nourrir les foules (6, 31 - 8, 28)** Pas le temps de se reposer pour les disciples qui doivent apprendre à suivre le chemin du serviteur où le maître avance devant eux.

La foule, préfigurant l'humanité, se rassemble et le manque perçu de nourriture (source de vie) feront de Jésus le bon berger et des disciples, des serviteurs pour que la foule se pose et soit alimentée par le pain partagé. Cette expérience ne suffira pas encore aux disciples pour gagner seuls l'autre rive et c'est encore accompagnés par le maître qu'ils apprendront à parcourir les terres païennes et à y inventer avec eux une autre façon de « partager » le pain, eucharistie pour les païens. À Bethsaïde il faudra encore apprendre à « voir de loin » pour pouvoir entendre la levée d'un secret si difficile à entendre ...

• **Le chemin du fils de l'Homme (8, 29 - 10, 48)** Au verset 8, 29 se trouve la question déjà évoquée qui marque le tournant de cet évangile. En réponse à cette question décisive Pierre, au nom des disciples, professe sa foi en Jésus **Christ**. Le temps est venu pour Jésus de révéler « le secret » : le Christ sera le crucifié, secret terrible, encore difficile à accepter aujourd'hui où nous rêvons parfois d'une foi conquérante. Rythmé par la triple révélation de plus en plus précise de ce secret, le Christ enseigne le chemin terriblement déroutant qui mène au salut de la résurrection : Ce chemin



de filiation est le chemin du serviteur, le chemin du « fils de l'homme ». Le fils bien aimé de la transfiguration sera le crucifié, le maître sera Le Serviteur, l'attention aux enfants et aux petits deviendra la référence... Voilà un secret dont on ne peut encore percevoir la profondeur mais qu'il faut garder en mémoire et qui va s'éclairer par le récit de ce qui va se passer à Jérusalem. Comme Bartimée, le mendiant transformé en disciple à la sortie de Jérico, il nous faut nous engager sur le chemin qui monte vers la ville qui tue les prophètes, les yeux grands ouverts, à la suite de celui que nous appelons Seigneur.

Marc 6, 45 - 53 :

Traversée vers l'autre rive.

Avant de s'engager sur ce chemin, je ne me sens pas encore prêt et je voudrais faire un retour en arrière sur une scène un peu bizarre située entre les deux récits de multiplication des pains (un en terre juive et un en terre païenne). On y voit Jésus marcher sur les eaux en pleine nuit. Un récit qui semble avoir tout les traits d'un récit d'apparition avant l'heure, comme le versant nocturne de la transfiguration. Comme si Marc, qui ne dé-

crit pas d'apparition du Christ après la résurrection, voulait absolument que nous emportions ce souvenir nécessaire pour traverser la Pâque.

⁴⁵ Et aussitôt il obligea ses disciples à monter dans la barque et à le devancer sur l'autre rive vers Bethsaïde, pendant que lui-même renverrait la foule. ⁴⁶ Et quand il les eut congédiés, il s'en alla dans la montagne pour prier. ⁴⁷ Le soir venu, la barque était au milieu de la mer et lui, seul, à terre. ⁴⁸ Les voyant s'épuiser à ramer, car le vent leur était contraire, vers la quatrième veille de la nuit il vint vers eux en marchant sur la mer, et il allait les dépasser. ⁴⁹ Ceux-ci, le voyant marcher sur la mer, crurent que c'était un fantôme et poussèrent des cris ; ⁵⁰ car tous le virent et furent troublés. Mais lui aussitôt leur parla et leur dit : « Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte. » ⁵¹ Puis il monta auprès d'eux dans la barque et le vent tomba. Et ils étaient intérieurement au comble de la stupeur, ⁵² car ils n'avaient pas compris le miracle des pains, mais leur esprit était bouché. ⁵³ Ayant achevé leur traversée, ils touchèrent terre à Gennésaret et accostèrent.

Les acteurs de notre scène étaient allongés sur l'herbe en plein désert à goûter le festin du royaume. Comme pour la transfigu-

ration, il n'est pas question de s'y installer. La tâche est urgente : « Aussitôt il les força à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive... Jésus renvoie les foules et se retrouve seul sur la montagne, rapproché du ciel et en prière. C'est sûrement ainsi qu'il peut être relié, par un regard, à ses apôtres malgré la distance et la nuit qui les séparent. C'est ainsi qu'il peut voir qu'ils s'épuisent à ramer contre ces vents contraires (mais quels sont-ils pour nous ?). C'est au cœur de la nuit et de l'épuisement que les disciples le voient « passer devant » comme Elie avait entendu passer le souffle du silence (1 Roi 19, 11), ils le voient tous et en sont troublés ; cette apparition n'est pourtant pas une illusion, « un fantôme ». C'est une expérience forte qui ne fait pas partie des expériences ordinaires. Cette expérience les trouble jusqu'au plus intérieur d'eux-mêmes et s'incruste ainsi en eux. Ils se souviendront le moment venu de Jésus traversant les forces hostiles de la nuit qui aurait dû l'engloutir, de Jésus traversant la mort et se révélant être « Je Suis » (c'est moi), le Seigneur de la création qui « foule les houles de la mer » (Job 9, 8), le Seigneur qui sauve son peuple en lui ouvrant un chemin

dans la mer (Ps 77, 20). Si tout à l'heure, c'est dans le service qu'ils étaient reliés à leur Seigneur, c'est ici dans l'échec même de leur mission et dans l'absence de Jésus que Jésus se rend présent et les rejoint (comme pour les pèlerins d'Emmaüs en Luc 24 où l'eucharistie est également évoquée). La marche sur les eaux se présente alors comme la face nocturne de la multiplication des pains et l'on se met à mieux comprendre pourquoi les quatre traditions évangéliques gardent liés ces deux épisodes et le pourquoi du dernier verset. La présence de Jésus leur permet de toucher terre mais ce n'est pas à Bethsaïde : Marc ne témoigne pas d'un itinéraire où la foi dispense de l'échec, au contraire Jésus sera celui qui manifestera que les vaincus sont appelés à la gloire. Cette révélation du chemin que devront emprunter les disciples est dure à entendre, seuls les disciples en font l'expérience comme ils étaient les seuls à servir la foule au cours de la multiplication des pains. Dans l'urgence de former ses disciples avant l'arrivée à Jérusalem où il devra continuer seul sa route, Jésus va tenter de transmettre le fond de ce message sous toutes ses formes : le ressuscité est bien le crucifié, les derniers seront



les premiers, les maîtres doivent être serviteurs. C'est vrai qu'il est dur à entendre ce message : Pourquoi passer par la croix ? Comment conjuguer ce passage avec cet esprit d'enfance, qui allie confiance et générosité ?

• Le récit de la passion (14, 1 - 16, 8) :

Apprendre le chemin du fils de l'homme...

Ainsi guidés nous pouvons entrer dans le récit de la passion et accomplir notre parcours d'initiation ; alors nous pourrions dire avec le centurion « Vraiment cet homme était fils de Dieu ! » (V 15, 39). Alors nous pourrions être ce jeune homme qui, après avoir été dénudé, pourra se tenir dans le tombeau vide pour annoncer la résurrection de Jésus (V 16, 5).

Dès les premiers versets du Ch. 14, l'univers des comploteurs est associé à la ruse, à la peur et au meurtre, en écho à celui des vigneron. De même l'univers du « fils » est la maison du pauvre (Bethanie), celle de

Simon le lépreux, le lieu où la femme qui vient oindre Jésus annonce les femmes qui ne pourront le faire après et qui, seules, resteront quand les disciples se seront tous enfuis (même le jeune homme !). La discussion sur l'interprétation de ce geste révèle bien que les disciples gardent en eux une part de cette logique « marchande » que la parabole avait prêtée aux vigneron et qu'ils ne sont pas encore prêts à continuer seuls le parcours du maître.

En suivant le devenir des disciples, on s'aperçoit que le groupe se désagrège en effet et laisse Jésus poursuivre seul la route qu'il ouvre pour eux. C'est d'abord Judas qui passe au clan des opposants (pour une promesse d'argent !). C'est les disciples choisis, témoins de la transfiguration, qui ne peuvent rester éveillés, « et l'abandonnant, ils prirent tous la fuite » (V 14, 50), y compris le jeune homme qui essaie de le suivre. C'est Pierre qui le reniera trois fois. Ainsi les disciples, en tant que groupe, vivent eux aussi une sorte de mort. Mais le fil du témoignage n'est pas rompu et renaît dans la bouche du centurion ; enfin les femmes prennent le relais, puis Joseph d'Arimathie pour l'ensevelissement...



3) VIVRE LA RÉSURRECTION EN CREUX!

Un Évangile à continuer...

« *Et de grand matin, le premier jour de la semaine...* » Commencements de l'évangile ! Le fil du témoignage reprend de nouveau avec les femmes au Tombeau. Ces femmes venues pour prendre soin d'un cadavre rencontrent un autre témoin, un jeune homme vêtu d'une robe blanche (la robe de celui qui a traversé la grande épreuve décrite dans l'Apocalypse ou celle du nouveau baptisé ?). La peur qu'elles ressentent n'est pas sans évoquer celle des disciples quand Jésus les avait rejoints sur les eaux en pleine nuit et témoigne que, pour Marc, l'expérience de la résurrection n'est pas forcément ressentie comme euphorique...

Ce n'est qu'en faisant acte de mémoire, en associant leurs souvenirs à ceux des femmes, à

ceux de la chaîne de témoins et en relisant les Écritures (Particulièrement Isaïe 53, les Psaumes 22, 69 et 118), que le groupe des disciples pourra naître. C'est l'existence même de ce récit « selon les écritures », cet évangile transmis que nous lisons ensemble, qui nous dit qu'après le tombeau vide, ce n'est pas la peur qui a eu le dernier mot...

En terminant son évangile par le récit du tombeau vide, relatant une expérience de la résurrection « en creux », Marc est fidèle à sa logique profonde. Comme il nous l'annonçait au premier verset, la foi est un commencement et la résurrection ne nous propulse pas comme par enchantement à la fin du parcours et nous ne sommes pas dispensés de risquer notre vie à la suite du Christ sur les chemins du doute et de l'échec. Marc nous invite ainsi en ces derniers versets à continuer ensemble le parcours, à continuer aujourd'hui cet évangile inachevé !...



Du travail de vérité à la proposition de foi

Après les interventions de D. Bourdin (LAC 205) et de H. Ernout, suivies de carrefours, une table ronde a permis un débat entre participants. Extraits des



**échanges
proposés par
Jean-Marie
Ploux, du
Service
Recherche
Formation.**

L'horizon du débat

présenté par Nicolas Renard*, animateur de la Table ronde

Nous savons bien que dans un monde qui change et se transforme, nous ne pouvons vivre avec une foi qui serait la même et que nous pourrions répéter de la même façon. Il ne s'agit pas seulement de trouver des mots un peu plus appropriés, qui parlent mieux. Mais il faut accepter sans doute qu'au cœur de notre foi, il y ait plus de questions que de réponses. Nous avons parlé d'un travail de vérité sur la foi. Cela peut s'entendre de plusieurs façons : repenser la foi, la réinterpréter. Mais aussi accepter

* Nicolas Renard, membre du Service Recherche Formation, est professeur de français dans un LEP de la banlieue parisienne, membre de l'équipe Précarité, marié, père de famille.



le travail de la foi sur nous-mêmes et accepter que la foi ait quelque chose à dire au monde, aussi bien pour le contester que pour faire des propositions, que pour avancer avec ceux avec qui on vit.

► *Dans un premier temps d'échange je vous sou mets trois questions qui me semblent plus liées au "travail de vérité".*

- 1) La première porte sur la tension entre le parcellaire et le global, entre le local et le mondial. C'est une tension que l'on trouve par exemple entre des gens du terrain et des "experts".*
- 2) La seconde vise le passage du "je" au "nous".*
- 3) Par la dernière je suggère d'éclairer ce que l'on entend par : dénoncer le mensonge.*

Guy Trambly : Une des façons pour moi, scientifique, d'aborder la vérité, c'est de l'aborder dans le particulier. C'est pourquoi je parlerai aussi de particulier dans la foi en évoquant l'expérience personnelle que l'on peut faire de la rencontre du Christ, même si cette rencontre se fait dans une communauté. Comment intégrer le global ? Je dois dire que j'ai un peu de difficulté. Pour l'instant cela reste une question.

Dominique Bourdin : Je crois qu'on est toujours dans une situation particulière, qu'on a toujours un point de vue partiel. On peut essayer de l'étayer et tenter de voir en quoi il en va de l'humain là-dedans, mais je n'ai pas l'impression qu'on puisse avoir des points de vue globaux. Par contre on peut s'apercevoir que la plupart des situations particulières d'aujourd'hui ont des ramifications, des résonances beaucoup plus larges, parfois mondiales.

J'étais, il y a 15 jours, dans un colloque qui parlait de la vérité, avec des théologiens. Énormément de choses passionnantes ont été dites sur la vérité partielle, plurielle... Rien sur la vérité dans la vie sociale. Rien sur la vérité quotidienne en politique, rien sur le mensonge. C'est assez effrayant. Les experts ne sont pas toujours les mieux placés pour voir certaines choses. Ils en voient d'autres. Ils ont une fonction technique. S'il n'y a pas d'architectes pour dire comment on peut rénover mon lycée, ce n'est pas moi qui l'inventerai. Mais ça peut être intéressant que les architectes en question prennent l'avis des documentalistes sur la façon de disposer la documentation.



Fayez Saad : Dans mon expérience auprès des analphabètes, en Égypte, j'ai adopté la philosophie de Paulo Freire, le grand pédagogue brésilien. Je crois que cet homme m'a beaucoup appris sur la question du particulier et de l'universel, au niveau de la sociologie du développement. Si on veut aider quelqu'un, c'est en tenant vraiment la tension jusqu'au bout car c'est ce qui va l'aider à comprendre qu'il n'est pas le centre du monde. Le problème est qu'on essaie toujours de faire l'économie de la tension entre le micro et le macro, pour rendre les choses plus simples. Je crois qu'il est préférable de ne pas rendre les choses simples et de garder la tension jusqu'au bout, pour aider l'homme à évoluer. Sinon on entre dans le : "Je suis le centre du monde" ou l'inverse "Je ne peux rien faire, tout dépend de l'autre".

Philippe Deterre [cf. dans ce numéro p. 29] : Il me semble qu'il faut affirmer que la vérité est possible, ne pas dire que tout est égal à rien, que rien est égal à tout, et – quitte à faire appel à la foi chrétienne parce qu'elle est évidemment en connivence, en complicité avec ça –, maintenir que la vérité est possible, même simplement

locale. De même le mensonge est dénonçable, même localement, même un petit peu.

Hugues Ernoul : D'une certaine façon, nous sommes tous experts pour quelqu'un d'autre ! Mais il y a l'expert qui sait et qui dit aux autres ce qu'il faut savoir ; et il y a l'expert qui sait faire dire et qui sait retraduire à son interlocuteur la vérité de ce qu'il dit. L'important est de ne pas oublier que l'expert est au service du terrain. Cela doit partir du terrain, et y revenir. Si, dans ce retour, ce n'est pas reçu, c'est que l'expert s'est perdu dans son expertise...

Guy Trambly : Quelquefois, c'est vrai, on fait appel à l'expertise en demandant à l'expert de donner des réponses qui dispensent de prendre des décisions. Parfois cela vient de la façon dont les experts présentent leurs conclusions, mais cela vient aussi de la société ou de nous-mêmes qui refusons le risque de ces décisions.

► *Je propose que nous en venions maintenant aux questions qui tournent autour de la conciliation possible de l'héritage et de la création. Comment som-*



mes-nous à la fois dans une histoire, héritiers d'une tradition et en même temps amenés à créer ? Comment devons-nous nous inscrire dans une continuité et en même temps marquer un certain nombre de ruptures ?

Maryno Bodinier : Puisque je me suis située sur le registre de la vie de famille, je note d'emblée qu'on n'échappe pas à la question de l'héritage. Autour d'elle se jouent beaucoup de choses dans une fratrie. On se déchire, on se serre les coudes. Il y a de la rivalité, du non-dit, mais aussi des occasions de se dire des choses, de sortir peut-être d'une certaine violence non exprimée, de pouvoir se reconnaître. L'héritage, je trouve que c'est un moment où on est appelé à devenir sujet, à ne pas fuir une fois de plus. Il ne s'agit pas de reproduire, de réciter, de s'enfermer dans le passé, de faire un musée, mais de rendre vivant ce qui nous a été laissé. Au niveau de la foi, c'est peut-être les mêmes enjeux. Cette Parole, cette Bible, ces Évangiles qu'on a reçus, qu'est-ce qu'on en fait ? Est-ce des bouquins qu'on laisse traîner et qu'on enferme, dont on ne veut pas changer une virgule, ou est-ce que c'est du côté de la vie ? Cela nous rend-il plus frères ?

Est-ce quelque chose qui va nous aider à devenir sujet ? Le Credo, c'est dire "Je crois". Il faut se risquer dans une parole. Il ne s'agit pas de réciter un Credo.

Fayez Saad : Sur ce front de la continuité et de la rupture, je voudrais me référer à la créativité artistique. Je ne crois pas qu'il y ait un artiste, ou quelqu'un qui a vécu une expérience de création vraie, qui ne soit pas passé par le mécanisme de l'héritage. Et en même temps, il y a rupture avec cet héritage pour créer ce qui vient de lui-même.

Nicolas Renard : Un petit texte de Lévi-Strauss m'avait frappé : c'est une conférence à des étudiants en 1968, sur le thème de l'imagination au pouvoir. Lévi-Strauss montrait que, toujours, dans le domaine artistique, il n'y avait création que par appropriation d'une tradition et d'un héritage, et que les véritables moments de création, d'ouverture, s'étaient toujours faits chez des gens qui étaient maîtres d'une tradition dont ils avaient hérité. Je trouve cela intéressant parce qu'en 68, on a souvent parlé de la création en termes délirants.



Fayez Saad : Mais on peut dire la même chose au niveau historique, du moins si je me réfère à mon expérience égyptienne ! De l'histoire égyptienne antique à l'histoire d'aujourd'hui, quelque chose est resté et demeure toujours. C'est ce qu'on appelle, dans la religion égyptienne ancienne, le Kâ et le Ba. Le premier, toujours attaché à un corps, est le principe vital qui entretient la vie, et qui demeure attaché au cadavre après la mort, le second est un principe spirituel qui reprend sa liberté après la mort. Certes il y a pas mal de ruptures quand on passe de la religion pharaonique à la religion gréco-romaine, ensuite au christianisme copte puis à l'islam. Mais le Ka est toujours resté le Ka, et le Ba, le Ba. De même que nous avons toujours partagé le pain et le sel. À travers les ruptures, le sens est resté. Donc, pour garder l'essentiel, on doit faire rupture.

Dominique Bourdin : J'aime bien penser cette dialectique comme la situation même des enfants qui deviennent à leur tour des parents. Peut-être est-ce parce que je suis grand-mère que je suis sensible à cette succession. Heureusement que mon fils n'est pas comme son père,

ou comme moi. Il est autre, mais c'est en étant autre qu'il est dans la continuité. Mais le moment de la rupture n'est pas sans drames. Il n'est pas facile. Surtout quand, aujourd'hui, les enfants sont beaucoup plus différents de leurs parents qu'avant. Peut-être qu'effectivement, il faut passer par un moment de rejet apparent d'une part de l'héritage – en tout cas les psychanalystes disent : "le meurtre du père" – pour qu'on passe à l'étape suivante, mais pas sans culpabilité, pas sans se dire : "Est-ce que j'ai raison de faire le passage ?" Et c'est là qu'on va revoir l'héritage, pas comme une chose à laquelle il ne faut pas toucher, mais comme les traces de ce que d'autres ont vécu avant nous. Il semble que l'héritage se fait reprise d'une histoire dans laquelle nous prenons notre place, à notre tour.

► *Cela nous conduit à un troisième ensemble de questions qui concernent la transmission. Comment transmettre, et en particulier comment transmettre quand on est soi-même habité par le doute ou qu'on est habité par quelque chose qui nous dépasse ? C'est facile de transmettre quelque chose qui est bien cadré,*



clair ; cela l'est beaucoup moins si on est habité par des questions, des choses pas claires du tout.

Guy Trambly : En effet, une première question se pose. Quand on dit : "Comment transmettre ?", de quoi parle-t-on ? On peut transmettre soit un savoir, soit une certaine démarche, une certaine attitude ou une certaine ouverture... Je dirais que c'est plutôt une démarche qu'il s'agit de transmettre. Mais ce n'est pas simple. Est-ce que de ne transmettre que des questions, par exemple, pour des jeunes, cela suffit ?

Dominique Bourdin : Il me semble qu'il y a des transmissions directes : je communique une information et, du coup, vous la savez. Mais la vraie transmission ne fonctionne jamais comme ça, aujourd'hui. Il en va des éléments de ce que j'ai pu vivre et penser comme de la graine, il faut que ce soit enfoui. Un jour ça pousse, mais autrement. La transmission est un processus qui prend du temps. Il y a quelque chose qui fait trace, qui pourra ressurgir et auquel on pourra, à un moment ou un autre, se référer pour continuer à faire confiance à la vie. Et puis, pour les moments

d'obscurité, on essaie de les vivre comme on peut. Moi, j'essaie quelquefois seulement de survivre. Mais quelquefois, au bout d'un moment, on s'aperçoit qu'il y a un chemin qui s'est frayé. Il y a peut-être une transmission qui fait que, quand on a buté sur certaines difficultés, qu'on a tenu jusqu'au bout, qu'on n'a pas triché avec, eh bien, on sait que, peut-être, le passage sera un tout petit peu plus humanisé pour ceux qui auront à s'y confronter après.

Marie-Noël Brelle [médecin, mariée, mère de 4 enfants, de l'équipe MDF d'Ivry-sur-Seine (91)] : La question se pose quand on est face à des enfants, notamment les nôtres et que l'on veut transmettre la foi... Évidemment, dans notre foi, il y a beaucoup de doute. Mais quand ce sont nos enfants, on a l'impression qu'on est habité par une telle force de vouloir transmettre, qu'on met alors – c'est peut-être une erreur – le doute de côté.

Jacques Poisson [informaticien, marié, père de famille, de l'équipe d'Évry (91)] : Je pense à la transmission de l'être, de ce que l'on vit. Il me semble que



cela doit se faire dans un compagnonnage. Par rapport aux jeunes, je me dis – et c'est peut-être une page de publicité pour Pâques 2001 – que la meilleure façon de transmettre est d'être à l'écoute de leur cheminement et de leur permettre d'aller, eux, jusqu'au bout de leurs questions.

X. : J'entends parler de la transmission de la foi. Mais je crois que la foi, ça ne se transmet pas, ça se reçoit. On peut sans doute transmettre ce dont on est témoin, pour soi, dans une vie de foi. Mais la foi, elle, ne se transmet pas. Elle se reçoit.

Antoine Carlioz [prêtre de la MDF, chercheur, de l'équipe des Quartiers Nord de Marseille] : Pour ma part, je vois bien que ma foi est faite d'héritage, de choses que j'ai reçues et d'expériences. Les plus mûrs d'entre nous savent bien que les expériences, cela ne se transmet pas, parce que justement, c'est propre à chacun ; c'est une expérience.

On a beaucoup parlé de la transmission de la foi, de proposer la foi. Je vous avoue que cette expression ne me convient pas.

Mais pour ma part, concernant des jeunes comme ceux que je rencontre dans les quartiers Nord de Marseille, il me semble qu'il y a une chose qui est première, c'est d'indiquer la loi. Évidemment, cela fait un peu drôle, parce que la loi, depuis 68, on n'en parle plus. Je remarque qu'en ce qui concerne Israël, la transmission de la connaissance de Dieu s'est faite à travers deux événements : la libération de l'esclavage et le don de la Loi. Ce matin, Dominique Blanchet nous rappelait que le don de la Loi, ce n'est pas seulement une loi mais c'est aussi le code de l'Alliance. C'est pour moi très important. On peut témoigner, mais il va bien falloir indiquer la loi. Je dis bien indiquer, pas imposer. Mais comment sans cela pourrait-on construire une vie ensemble ? ensuite, sur cette base-là, on pourra témoigner. Mais je ne suis pas sûr qu'on puisse témoigner avant d'avoir indiqué la loi.

Fayez Saad : Je partage les réticences sur l'expression de "proposer la foi", mais je ne suis pas sûr aussi qu'indiquer la loi, cela va changer beaucoup de choses par rapport à la question de la foi. Il n'y aurait pas de foi sans un enga-



gement des disciples répondant à un appel. Et avant l'appel, je crois qu'il y avait aussi l'engagé qui s'appelait Jésus. "Vivre soi-même un certain engagement" me paraît la meilleure proposition de la foi.

Dominique Bourdin : C'est le souvenir de l'expérience d'autres qui m'ont précédée qui nourrit à bien des moments mon expérience. Il me semble que ça, dans le rapport des chrétiens à leur histoire, c'est actif. La transmission : c'est que des gens acceptent d'être dans la position où ils disent à d'autres qu'il y a des chemins d'humanisation par lesquels eux-mêmes sont passés et qu'il y a des éléments de loi dont il faut tenir compte pour pouvoir vivre, même si ensuite les autres prennent le temps de leur propre expérience.

Y. : Je voudrais revenir sur cette expression : "Par rapport à mes enfants, je veux transmettre la foi, donc j'oublie mes doutes, je me sens portée" car j'y ai tout à fait reconnu la façon dont j'ai moi-même été éduquée. Mes parents n'ont jamais parlé des doutes qu'ils pouvaient avoir par rapport à leur foi. Il m'en reste com-

me le sentiment que le doute est du côté du mal, du péché. En réaction, j'ai envie de dire à mon fils : "Pose-toi des questions ! Moi, j'ai eu un cheminement, voilà lequel... Tu en auras un, ce ne sera pas le même. Mais je t'invite à rechercher la vérité."

Yves Petiton [prêtre de la MDF, médecin, de l'équipe St Fons-Feyzin] : Il y a une manière de donner réponse qui, d'une certaine façon, ouvre un espace de cheminement. Quand on parle d'héritage, ce n'est pas simplement en termes de contenu, ni simplement en termes d'attitude. Il faut se demander : Qui va hériter ? Et comment est transmis cet héritage ? Quelles sont les paroles qui vont être dites ? Qu'est-ce qui s'est noué comme relation ? Quel en est le support ? Il y a des héritages qui écrasent ou qui enferment. Pour la transmission de la foi, demandons-nous comment nous ouvrons des espaces .

Nicolas Renard : Il y a là une autre question que nous n'abordons pas, faute de temps, c'est celle de l'Église : Comment construire des espaces où cela soit possible ? Comment construire un endroit où on puisse dire "Viens et vois" ?



Hugues Ernoul : J'ai bien aimé la critique de l'expression "transmission de la foi". Cette critique, il faut l'entendre. La foi ne se transmet pas comme un objet qu'on peut transmettre, échanger. De même on peut critiquer la formule "proposer la foi". Mais on peut "proposer un chemin de foi". Je crois qu'il est de la responsabilité de l'Église, de l'ensemble des croyants – je parle non de responsabilité individuelle, mais collective –, de proposer un chemin, une pédagogie. Il ne suffit pas d'exposer sa foi et puis de laisser les gens se dépatouiller. On a un devoir de pédagogie. Mais qui dit pédagogie, dit quelque chose qui est au service de l'émergence du sujet en face. Ce n'est pas dissociable des lieux qui la portent, des gens qui la portent et du contenu qu'on y élabore.

Jean-Marie Ploux : Je ne tiens pas du tout à défendre les termes de : "proposition de la foi". Je note cependant qu'ils font droit à une réalité : celle d'une société, la nôtre, qui ne reconnaît plus un héritage. Car il y a une rupture d'héritage. L'héritage chrétien, dans notre so-

ciété, est récusé par une grande foule de gens – des intellectuels ou non, peu importe – qui ne se reconnaissent pas du tout dans cet héritage et qui, au contraire, ont éprouvé leur liberté, cherché leur libération dans le rejet de cet héritage. On ne peut donc pas se fonder sur cet héritage, comme s'il existait. Certes je con-sonne aux propos de Favez : "La rupture est nécessaire pour transmettre l'essentiel". Encore faut-il qu'on crédite l'essentiel d'une certaine valeur. Mais quand cet essentiel est récusé et qu'il s'agit de Dieu, de l'Église, de la foi, le problème se pose autrement qu'en termes de *transmission*. C'est en termes de *mission*.

Nicolas Renard : Je dois évoquer aussi une très vaste question qui a été posée dans deux carrefours, celle de savoir s'il n'y a qu'une voie d'accès à la sainteté par Jésus-Christ, ou s'il y a d'autres voies possibles ? Bien qu'elle ait été déjà largement abordée à la Mission de France, c'est sans doute une question à reprendre dans ce domaine d'une proposition de la foi.

La parole chrétienne se joue dans le devenir de l'homme*

par Joël CHÉRIEF

prêtre de la Mission de France



**Joël est
supérieur du
séminaire et
membre de
l'équipe
épiscopale
de la Mission de
France.**

Ce que nous avons entendu au cours de ces deux jours me permet, à mon tour, de poser un préalable, à savoir que je ne suis pas un "expert". Ce n'est pas dans ma bouche une pétition de principe, c'est, je crois, ce qui est en jeu dans le statut de mon intervention. Je ne vais pas dire ce qu'il faut croire, et je ne vais pas vous faire croire ce qu'il faut dire. Je suis là pour susciter en vous l'écho de votre propre recherche.

* Le titre et les sous-titres sont de la rédaction.



che, l'écho de votre propre travail car je suis l'un d'entre vous, ni plus ni moins. Ce qui m'intéresse, c'est de dialoguer avec vous. Par conséquent, ma contribution, qui s'articule, je pense, avec ce que nous avons travaillé le premier jour et hier encore, s'ajoute à ce qui a été dit, sans rien y retrancher. Cette intervention, au fond, est un risque que je prends de vous faire partager le début de mon travail personnel de réinterprétation de la foi chrétienne qui puisse honorer d'abord mon expérience personnelle, ensuite et en même temps les exigences des hommes de ce temps. Je pense que nous avons là un critère "théologique" qui caractérise bien notre groupe, mais aussi et peut-être simplement, en fin de parcours, qui ne peut pas s'achever aujourd'hui bien entendu ; un critère qui peut honorer l'enjeu de la tradition chrétienne pour l'histoire de l'humanité. Car si nous devons faire un travail de réinterprétation, il faut quand même qu'au terme du parcours, nous puissions vérifier qu'il s'agit bien de quelque chose de chrétien. Je quitte donc maintenant le préalable pour introduire.

Proposer la foi aujourd'hui

Nous avons l'expression "la proposition de la foi" qui a été d'ailleurs mise en débat hier. Ce qui m'intéresse dans cette expression, c'est la foi et pas d'abord la proposition. Et dans la foi, ce qui m'intéresse, c'est Dieu. Or, et c'est le premier point de l'introduction, dans notre société, Dieu a été progressivement éloigné, je dis mis à l'écart. Ce processus long, qui commence maintenant à être bien décrit, et peut-être mieux compris, est venu lorsque l'homme s'est fondé lui-même. Et pour ce travail de fondation de l'homme par lui-même, pour lui-même, il lui a fallu écarter Dieu mais, et je pense que c'est la grande prise de conscience de la fin de ce millénaire, l'homme s'est éclaté. Je garde à ce mot sa pluralité de sens car je ne suis pas sûr que moi personnellement je m'éclate beaucoup, mais quand même il m'arrive de me défoncer, de me libérer et de "prendre mon pied". Je pense que cette expérience est essentielle et que nous ne pourrions pas revenir en arrière. Mais l'homme s'est éclaté aussi au sens où il s'est brisé et

où il a perdu son unité. Je ne vais parler que de la société occidentale, car c'est le lieu dans lequel je suis, que j'habite et qui m'habite, même si j'essaie d'être ouvert à d'autres traditions. Dans notre société occidentale, je pense que quelque part l'homme est sans fondement. Dieu n'est plus la clé de voûte de la compréhension du monde et de l'homme en société. L'homme ne peut plus prétendre à être le fondement de toutes choses et de lui-même. Il me semble que la tradition chrétienne peut avoir la tentation de se reposer comme proposition de fondement et elle peut aussi être sollicitée pour cela. Alors mon choix méthodologique, je préfère dire méthodologique au point de départ, c'est d'accepter de me situer dans notre société, dans cette phase historique actuelle où elle se trouve sans fondement ultime et de ne pas amener la tradition chrétienne comme proposition de fondement. C'est un point un peu délicat mais qui pour moi est essentiel. Je pense qu'il faut aller jusqu'au bout de l'accompagnement de ce qui se vit dans notre société avec cette part d'indéterminé

Le rôle de la tradition chrétienne

Deuxième point de cette introduction : c'est une sorte de paradoxe dont Jean-Marie Ploux, dans le cri d'hier, a pointé l'un des éléments. La tradition chrétienne ne concerne pas nos contemporains. Je crois qu'il faut bien mesurer cette réalité qui n'est peut-être que française ou occidentale, mais en tout cas pour nous, qui est une réalité essentielle. Même si des gens s'intéressent à l'histoire du christianisme, à l'histoire de l'Église, souvent ils ne se sentent pas concernés dans leur existence. Et en même temps, il arrive, et je pense que nous en sommes tous les témoins et quelque part les acteurs, que la tradition chrétienne soit sollicitée... à la liberté, sollicitée comme un espace qui renvoie à la conscience et sollicitée comme un espace de ritualité. La tentation, c'est de croire que parce que nous sommes sollicités par moments, nous avons là la ligne de fond et que, tôt ou tard, tous viendront vers nous. Mais il y a peut-être l'autre tentation, qui est de croire que parce que la tradition chrétienne ne concerne pas, alors elle ne concernera jamais. Il

faut accepter cette sorte de tension dans laquelle nous sommes, dans laquelle l'Église se trouve aussi, sans éliminer ou rabattre l'un des termes.

Alors je vais maintenant, puisque l'introduction est terminée, tirer un fil, un seul. De ce fait, il y a beaucoup d'autres éléments du patchwork qui n'apparaîtront pas mais qui sont certainement apparus dans les deux premiers jours, dans l'intervention de Dominique Bourdin et dans l'intervention de Hugues Ernoult, ou des éléments que vous portez en vous-mêmes et que vous vous êtes explicités pour vous-mêmes. Donc je vais tirer un fil, en essayant d'indiquer ou de suivre une cohérence en faisant quelques pas.

La parole concerne le devenir-homme

Je partirai de la formule suivante : La parole chrétienne concerne le devenir-homme. Elle concerne un devenir, donc elle concerne une histoire, elle concerne un chemin, un itinéraire, un mouvement, elle ne concerne pas un état figé, quelque chose d'installé,

quelque chose qui aurait été posé une fois pour toutes. Non, elle concerne un devenir et le devenir-homme, au sens d'être homme ou d'être femme, d'être un sujet concret, historique. Elle concerne aussi l'homme en tant que nous nous reconnaissons d'une même humanité. Nous avons bien vu, depuis deux jours, que c'est le devenir-homme qui est en jeu, aujourd'hui, dans les mutations, et cela dans des conditions radicalement nouvelles. Je pense que devenir-homme n'est pas qu'une question occidentale, je pense qu'elle se pose aussi sur tous les continents, même si c'est de manière fort différente. La parole chrétienne porte sur ce que j'appelle, – d'une expression qui n'est pas de moi –, "l'excès de l'humain", c'est-à-dire des situations concrètes, des expériences concrètes d'hommes et de femmes où se perçoit que "l'homme passe l'homme".

Or nous sommes devant un double excès : l'excès du mal et de la violence, et ce que j'ai appelé provisoirement, l'excès de la fraternité. L'excès du mal et de la violence, je pense que chacun d'entre nous a, dans sa propre expérience, des situations concrètes



où quelque part existe une sorte de surabondance de la violence, du mal ou de la misère. Et là apparaît la figure de l'inhumain. Mais aussi nous avons, je pense, chacun d'entre nous dans notre expérience, la figure de l'excès de la fraternité, de l'excès de l'amour, de l'excès de la solidarité, de ce que Favez Saad avait appelé dans son intervention, l'excès d'être. Des expériences simples où l'on découvre que l'homme passe l'homme. Je pense que nous sommes dans l'excès car nos vies, nos vies ordinaires sont marquées par la médiocrité, le mensonge et la fuite. Ce qui se dialogue, ce qui se converse au fil du temps, ce que nous nous dialoguons, ce que "nous nous conversons" au fil du temps – ayez dans la tête ces moments de conversation, ces moments de dialogue – ce qui se converse entre les hommes, entre des hommes, c'est précisément le devenir-homme dans ce lieu du double excès. Puisque nous nous disons en mission, c'est que nous avons accepté de nous déplacer et je dirai d'abord, intérieurement, pour entrer dans ce dialogue, dans cette conversation sur le devenir-homme. Ce que nous avons prié, et peut-être

les noms que nous avons prononcés dans la prière – je pense à la litanie des noms chi-nois de la liturgie d'hier soir – sont comme les traces de ces dialogues où ce qui est engagé, et par l'un et par l'autre, c'est le devenir-homme, le devenir-femme de l'un et de l'autre. Nous devons ici, chacun d'entre nous, faire remonter notre expérience, l'expérience de la Mission de France, qui nous est commune, que nous y soyons depuis longtemps ou que nous l'approchions depuis peu. Dans cette expérience il y a le temps, le long temps, la longue patience, sans quoi rien n'est parlé, rien n'est dialogué, rien n'est conversé.

"Qu'as-tu fait de ton frère ?"

Mais il y a aussi, et nous l'avons entendu dans les témoignages du premier jour, au-delà des mots, il y a la pudeur, il y a la retenue, il y a le silence. Nous ne pouvons pas évacuer dans notre expérience cette attitude, ce mouvement. Dans ce dialogue existentiel qui n'est pas que de mots, qui est de



mots mais qui n'est pas que de mots, qui est de chair et de sang, qui est de lutte et d'impuissance, la parole chrétienne témoigne que Dieu s'approche de l'homme dans son devenir-homme. La parole chrétienne témoigne que l'humanité porte en elle-même une parole qui résonne au creux de sa conscience et de sa liberté, une parole qui est toujours déjà là, et que je formule comme ceci : "Qu'as-tu fait de ton frère ?" Cette parole que je qualifie d'immémoriale, vient de Dieu. Elle indique que l'autre est mon frère et que je suis son obligé. Elle indique que lui et moi avons été institués frères, que cela n'est pas au bout d'un chemin, quelque chose qu'il faudrait construire, quelque chose qu'il faudrait bâtir. Non, nous avons été institués frères et dans cette relation, chacun est l'obligé de l'autre. Qu'as-tu fait de ton frère ? Or, dans notre société, ici, en France, nous perdons la mémoire de l'auteur de cette parole. Si la réponse qui est sollicitée est pratique, concrète : qu'est-ce que je fais pour mon frère ? – la réponse doit être adressée à Dieu. Et la réponse n'est pas un discours, elle est une liturgie, la liturgie de l'existence

que nous signifions symboliquement dans la liturgie rituelle.

La parole chrétienne s'implique dans l'humain

La parole chrétienne n'est donc pas d'abord une parole sur Dieu, elle n'est pas une parole de savoir, de connaissance, elle n'est pas une parole d'explication. C'est une parole d'implication, d'engagement dans l'excès de l'humain. Elle ne nie pas, elle ne fuit pas l'excès du mal, du mensonge et de la violence. Cette parole ouvre à la surprise, à l'inattendu de l'excès de la fraternité. Et pour que l'excès du mal n'ait pas le dernier mot, cette parole prononce le pardon. La parole chrétienne vient d'une rumeur propagée par quelques femmes depuis un tombeau vide et depuis ces jours-là, ceux que la rumeur a saisis sont emmenés au pied de la croix. C'est là qu'a été prononcée la réponse ultime de Jésus dans le pardon et la remise de l'Esprit. C'est là qu'est signifié combien Jésus s'est laissé approcher par Dieu pour

que l'excès de l'humain soit à l'œuvre, mais en même temps et dans le même mouvement, c'est là qu'est signifié que Dieu, en s'approchant, suscite l'homme au plus profond de sa liberté. Ce mouvement d'être approché par Dieu et d'être ainsi renvoyé à sa liberté, c'est l'Esprit qui le permet. L'Esprit est comme la matrice dans laquelle la parole immémoriale de Dieu : "Qu'as-tu fait de ton frère ?" peut résonner et où la réponse de l'homme est mise en travail. La liberté de l'homme est sollicitée pour se tourner vers l'autre comme vers un frère, et est sollicitée pour répondre à Dieu, notre Père. Lorsque nous dialoguons, lorsque nous conversons sur le devenir-homme, sur mon devenir-homme, et que nous nous tenons dans la tradition chrétienne, ce qui est, si j'ai bien compris, notre cas, c'est notre propre réponse que nous balbutions ; et ce que nous écoutons, ce sont des réponses d'hommes et de femmes. Si ce dont il est question, c'est d'être frères et d'être l'obligé de son frère, alors ma réponse ne peut être que dans la relation. Puisque nous nous tenons dans la tradition chrétienne, notre réponse et notre

écoute se font dans la mémoire, dans la mémoire du tombeau et de la croix, la mémoire du pain et des poissons partagés.

L'Église comme corps de mémoire

Nous sommes, vous et moi, l'Église est, un corps de parole, un corps de mémoire. Ce corps fait mémoire de la réponse de Jésus, de la réponse qu'est Jésus, en étant attelé lui-même à la tâche de la réponse. Comme corps de mémoire, nous indiquons à l'humanité d'aujourd'hui, nous indiquons l'actualité d'un devenir humain qui a été dévoilé. Ce corps de mémoire est pour nous dans le lieu de l'humain. Il n'y a pas d'autre lieu. Et là, nous nous tournons vers Dieu. Mais étant tournés vers Dieu, nous sommes sans cesse renvoyés au visage des frères. Ce corps de mémoire est appelé à vivre lui-même ce qui a été dévoilé en Jésus : se laisser approcher par Dieu dans l'Esprit-Saint pour que notre liberté soit sollicitée au plus profond de nous-mêmes et que nous soyons engagés dans l'excès de fraternité.



La vie chrétienne sous le signe de la Trinité

Et puisqu'il faut aller jusqu'au bout, en tout cas pour moi, de ce qui est en jeu dans la tradition chrétienne telle que moi je la reçois, je dirai que l'enjeu est mystique. L'enjeu pour notre monde est mystique. Le mouvement de décentrement dans l'Esprit, ce mouvement d'excès du don, ce mouvement parfaitement gratuit, tel qu'il nous a été dévoilé en Jésus, c'est le mouvement même de la Trinité. La Trinité n'est rien d'autre – si je puis dire – que le mouvement par lequel Dieu, dans l'Esprit, ne cesse de susciter à l'être, le Fils, et le Fils, au plus profond de sa liberté, dans un mouvement de dépossession de lui-même, ne cesse de se recevoir du Père. Je pense que chaque homme et chaque femme, parce que l'Esprit a été répandu sur toute chair et cela depuis la création du monde, est appelé au plus profond de sa liberté, à accepter, à s'accepter comme l'obligé de son frère. Et le témoignage chrétien, dans le dialogue que nous avons engagé, le témoignage du corps de parole

dans la mémoire où nous sommes, c'est que cet appel à la fraternité vient de Dieu lui-même, dans son existence elle-même. Je crois que nous avons là l'enjeu de la proposition de la foi. L'enjeu de la proposition de la foi, ce n'est pas de reconstruire un discours sur Dieu. L'enjeu de la proposition de la foi, c'est de se tenir dans le lieu de l'homme et de ne pas le quitter, de s'y tenir avec notre tradition et d'accepter de la transformer pour être les témoins que ce qui est en jeu dans le devenir-homme et femme concrets, le devenir du pain, du travail, de la liberté, de l'amour, de la famille, des enfants, que sais-je... ? Tout ce qu'il y a au fond de nous et dont nous avons parlé et à quoi nous sommes attachés dans nos tripes, tout ce qui fait que nous avons risqué notre existence d'hommes et de femmes à la suite du Christ, concerne Dieu comme Dieu. Dieu s'y implique comme Il s'est impliqué avec Jésus, et ce que Dieu risque là dans cette implication, c'est son existence comme Dieu pour nous. Donc il s'agit dans la proposition de la foi, en même temps que d'une direction donnée, d'entrer dans un chemin.

Repères pour proposer la foi

J'ai noté, pour conclure, cinq points, pour ouvrir à notre tâche. Cela reprend, je pense, l'essentiel de ce que j'ai dit.

- Premier point : Il faut garder la question vive : qu'as-tu fait de ton frère ? car nous savons d'expérience que cette question est souvent cachée, étouffée, enfouie, faussée. Cette question n'est pas "naturelle". La tendance est à la domination, à l'écrasement, à la loi du plus fort, à la loi de ceux qui possèdent, qui accaparent. Or être l'obligé de son frère, c'est se déposséder. Garder la question vive. Je pense qu'il faut lutter pour cela.

- Deuxième point : Il faut parler la langue des hommes. Je pense que c'est l'un des cœurs de notre expérience. Il faut parler la langue des hommes, apprendre lorsque nous sommes dans un peuple différent du nôtre, de notre langue maternelle, mais même dans notre langue maternelle, il faut apprendre la langue des hommes. Il faut le temps, il faut la patience, il faut le travail. Ça n'est pas spontané.

- Troisième point : Il faut tenir la mémoire ouverte. Nous connaissons bien dans la vie de l'Église et dans l'histoire de l'Église, toutes les clôtures que nous avons installées. Il faut garder cette mémoire ouverte et je pense que, lorsque nous réfléchissons dans quelque temps à ce que nous avons vécu dans cette session, lorsque nous mettrons en rapport ce qui a été dit par les trois intervenants, ce que nous avons débattu dans les carrefours, les témoignages d'introduction, ce qui a été partagé dans la table ronde, ce qui viendra peut-être tout à l'heure, et les temps de la prière, les temps de la liturgie, nous pourrions vérifier si nous avons gardé, dans ce rapport, l'espace ouvert.

- Quatrième point : Il faut élargir le seuil. Je pense que l'enjeu de l'Église n'est pas dans le chœur. Il est dans le seuil. Il faut élargir le seuil car il n'y a que sur le seuil que nous avons un espace de dialogue ouvert où les réponses de chacun, dans leur balbutiement, sont dialoguées. Ce seuil, il faut que nous le réinventons, dans nos communautés, telles qu'elles existent, telles qu'elles sont à naître. Ce seuil n'est pas qu'un seuil de paro-



le. Je pense aussi que c'est un seuil, j'allais dire, de gestes, de gestes de solidarité et d'engagement. Et puis je crois que c'est un seuil de rites, pas forcément les rites du chœur de l'Église, mais peut-être d'autres rites que nous avons à inventer et qui permettront à chacun d'exprimer, d'indiquer le cœur de sa réponse, et qui permettront à chacun de recevoir le cœur de la réponse de l'autre sans l'avoir enfermée.

- Cinquième point, qui nécessite, je crois, le plus de temps, le plus de patience, le plus de pudeur et parfois le plus de silen-

ce. C'est que nous confiions à l'autre ce que nous disons à Dieu. Il faut que nous arrivions à ce point-là, non pas comme un devoir "il faut que"... mais comme une joie, j'allais dire comme un plaisir. Si dans notre existence, si moi dans mon existence je n'ai fait qu'une chose, c'est d'avoir eu l'occasion de dire une fois à une personne dans un long silence, ce que de temps en temps, dans le silence aussi, je dis à Dieu. Alors, je crois sincèrement que nous aurons ouvert un espace mystique essentiel pour le devenir humain.

« Jésus appelle les Douze... Il les envoie deux par deux... »

par M^{gr} Louis-Marie BILLÉ

archevêque de Lyon et président de la
Conférence des évêques de France

M^{gr} Billé et M^{gr} Gilson
remettent symboliquement
un bâton pour la route.



**Extraits de
l'homélie du
Père Billé,
commentant
l'envoi des
disciples par
Jésus, dans
l'Évangile de
Marc.**

Le thème de notre session nous donne mille raisons et mille manières de faire parler cette page d'Évangile.¹ Il ne faudrait pas que cela nous empêche de la laisser parler, parler de notre appel et de notre envoi, parler de certaines conditions fondamentales de la mission. Jésus appelle les Douze et, pour la première fois, il les envoie deux par deux. Ces Douze, c'est d'eux qu'il a été question un peu plus haut, dans l'Évangile se-

1. Les textes de la liturgie du 15^e dimanche ordinaire : Amos 7, 12-15 et Marc 6, 7-13.

lon saint Marc : « *Il appelle ceux qu'il voulait... et il en établit douze pour être avec lui et pour les envoyer prêcher, avec pouvoir de chasser les démons.* » Il est important de ne pas oublier le rapport entre ces deux moments de la vie des Apôtres, afin de se rappeler qu'ils sont les témoins de quelqu'un, qu'ils seront envoyés pour susciter des disciples, et qu'ils ne sont pas les propagandistes d'une doctrine, envoyés pour enrôler des adeptes. Jésus les appelle, car ce sont la rencontre, le compagnonnage, la familiarité avec le Christ qui les définissent d'abord, en même temps que l'initiative et le choix de Jésus qui les rassemblent auprès de lui.

Pour la première fois, il les envoie. Ont-ils alors pensé à ce qui était arrivé au prophète Amos ? Nul ne peut le savoir. Mais nous, en ce dimanche, nous ne pouvons pas ne pas faire le rapprochement. Qu'il s'agisse d'Amos ou qu'il s'agisse des Douze, ce qui est en cause, c'est l'origine de la mission, la leur ou la nôtre : elle passe par nous, mais elle ne vient pas de nous. Si, « dans un monde de mutation et d'incertitude », nous souhaitons « vivre et proposer la

foi », il nous est bon de penser, de temps à autre, à cette profondeur invisible de notre mission. Quelle que soit notre situation précise dans la tâche de l'Église, quelles que soient les médiations dans lesquelles il nous a été donné de recevoir l'appel à « *aller travailler à la Vigne* », nous savons que l'appel du prophète ou l'appel des Apôtres demeure comme les modèles indépassables de notre propre appel. Nous n'avons pas forcément le sentiment, qui était celui d'Amos, d'avoir été arraché à nos occupations humaines habituelles, pour aller vers le peuple d'Israël, mais nous avons expérimenté, d'une manière ou de l'autre, qu'il n'y a pas d'acceptation de la mission qui ne suppose des prises de distance par rapport à ce à quoi nous pourrions prétendre, et ceci en vertu d'une initiative qui vient d'au-delà de nous-mêmes. [...]

• • •

Reste à réfléchir sur les consignes qui accompagnent l'envoi en mission, ces consignes qui font des apôtres, des hommes totalement démunis. Nous savons qu'elles varient d'un Évangile à l'autre. Marc autorise le bâton,

dont il n'est pas question chez Matthieu et que Luc exclut. Celui-ci ne dit rien des chaussures ; Matthieu les interdit et Marc tolère les sandales. J'arrête là avec le détail des variations, qui nous invitent à chercher, derrière la lettre des prescriptions, le pourquoi d'une attitude. Où sont donc les enjeux ? L'idée qui vient immédiatement à l'esprit, c'est évidemment celle de la liberté du missionnaire. L'urgence de l'annonce, la proximité du Règne, la distance à parcourir, tout cela commande qu'on ne s'embarrasse pas de quoi que ce soit qui pourrait entraver la marche. L'envoyé n'a pas besoin de bagages superflus.

Mais il est permis de penser que, plus profondément peut-être, la liberté des destinataires est également en cause. Les grands moyens, le prestige, la puissance, peuvent être subtilement porteurs de contraintes et mettre celui à qui s'adresse le témoignage dans la dépendance du témoin. Ici, rien qui puisse peser sur la liberté de ceux qui accueillent les apôtres. Non seulement ils ne dépendent pas des envoyés, mais ce sont les envoyés qui dépendent d'eux, puisqu'ils bénéficient de leur hospitalité.

Mais alors, faut-il, pour proposer l'Évangile, renoncer à toute forme de moyens ? Faut-il mettre les ordinateurs à la poubelle et ne pas rouler en voiture ? Il ne s'agit pas d'évacuer le mystère, mais de chercher à comprendre. Quand Jésus invitera le jeune homme riche à vendre ses biens et à les donner aux pauvres, que fera-t-il ? Il le renverra à la vérité de son humanité d'homme, une humanité sans illusion possible, sans artifice possible, l'humanité d'un homme libre qui ne se laisse pas avoir par ce qu'il possède. Que fera Jésus ? Il renverra cet homme à la solidarité avec les autres hommes : « *Donne-le aux pauvres.* » Et je me demande si ce qu'ici Jésus propose, pour ne pas dire impose, à ses disciples, ce n'est pas cela. L'appel à la conversion ne peut venir que d'hommes qui acceptent d'être de pauvres hommes. L'annonce du Règne de Dieu ne peut se faire que dans l'authenticité d'une relation humaine. Lorsque nous parlons, à propos de notre vie missionnaire, de nos incertitudes, de nos difficultés, de nos appréhensions, il ne s'agit nullement de faire semblant de ne pas croire ou de ne pas savoir d'où vient notre assurance, il s'agit tout simplement de recon-

naître que, dans une culture donnée, dans une société donnée, nous partageons, d'une manière ou de l'autre, cela même que vivent ceux vers lesquels nous avons l'audace de nous laisser envoyer.

On pourrait, pour finir, poser une ultime question : comment l'Église vit-elle cet Évangile ? Il faudrait être bien sûr de soi pour prétendre avoir la réponse ultime. Je fais deux suggestions. La première : l'Église n'a jamais fini de se convertir à cet Évangile. Je n'aurai jamais fini d'apporter ma part à cette conversion, en me laissant moi-même con-

vertir. J'ose une deuxième suggestion, certes très paradoxale : quand je déplore que l'Église ne soit que ce qu'elle est (et j'ai bien des raisons d'avoir raison), il me faut peut-être me redire que toutes ces pesanteurs, tous ces manques, toutes ces limites, rejoignent ma propre humanité. Cela ne sera jamais un alibi pour ne pas changer ce qui peut l'être. Mais en acceptant de travailler avec cette Église, j'accepte que l'Évangile soit porté par de pauvres hommes, dont je fais évidemment partie. *« Jésus appelle les Douze... Il les envoie... Ils partirent, et proclamèrent qu'il fallait se convertir. »*





Échanges et réactions

Des échos suscités par l'intervention de Joël Chérif sont ici présentés par Gilles Couvreur, du Service Recherche Formation.



À l'issue d'un temps en carrefours, un échange, animé par Hugues Derycke, a eu lieu entre les participants et Joël Chérif :

« Nous sommes en consonance avec ce qu'a dit Joël. Souvent nous sommes confrontés à des situations de conflit et de haine complètement bloquées ; avec certains jeunes dans les collèges et les cités, on est dans l'incommunicabilité totale. Leur réponse à : "Qu'as-tu fait de ton frère ?" est "Je vais le niquer." Et ils ne sortent pas de là. C'est vrai aussi au plan international, par exemple le Kosovo. On est dans l'excès du mal. Parfois l'excès du mal provoque un excès de solidarité mais c'est rare. Comment permettre à ces jeunes de rentrer dans un chemin, de devenir sujets de leur existence ? C'est notre grosse question. »



Sur un tout autre plan, Paul Israël s'exprime ainsi : *« Ce que dit Joël s'accorde bien avec mon expérience de diacre. Au début, je disais que l'ordination de diacre ne changeait rien dans ma vie quotidienne. Aujourd'hui, je ne dis plus cela. Je suis sollicité pour des dialogues du type de ceux dont parlait Joël. Je me sens dans ce lieu du "seuil"; le ministère de diacre est bien un enjeu. »*

Les débats se sont surtout noués autour de deux expressions : celle de la mémoire et celle du seuil.

1. "Une mémoire ouverte"

« Notre question rejoint celle de la "mémoire ouverte". Nous avons pris acte que chacun a été institué "frère" et à ce titre est l'obligé de son frère. Cela suppose tout un cheminement de foi à vivre. Joël dit que cela ouvre à "l'inattendu". Cet inattendu c'est pour moi la rencontre de quelqu'un. Quand on vit la fraternité, que doit-on chercher à dévoiler ? Jusqu'où doit-on aller pour le dévoilement de cette rencontre inattendue, qui est la rencontre de quelqu'un ? »

Joël Chérif : « Il nous faut aller jusqu'au bout, mais le problème c'est que nous ne savons pas quel est le bout ! L'expérience de la fraternité est toujours, quelque part, liée à l'expérience du mensonge, de la violence. Dans notre expérience personnelle et dans l'existence de nos sociétés, les deux choses sont liées. Le dévoilement doit se faire à partir de ces deux expériences liées.

L'expérience de la fraternité est l'expérience de ce que j'ai appelé un excès. Dans cette expérience, j'ai dit que "l'homme passe l'homme", il y a quelque chose de ce que j'appellerais un "mystère". Il faut laisser ce mystère. Il ne faut pas chercher à l'obturer, à le boucher. Il faut le laisser, même si nous confessons que ce mystère est lié au mouvement par lequel Dieu s'approche de l'humanité, et nous le confessons à partir de la croix. Même si nous, nous confessons cela, il faut laisser aux hommes et aux femmes qui sont nos compagnons le soin de trouver leurs propres expressions. C'est cela qui est en jeu dans la mission : même si nous, nous essayons d'indiquer le visage du Crucifié – et nous n'avons rien d'autre à indiquer –, nous sommes à la recherche, à la quête, à l'écoute, dans l'attente de ce que vont nous indiquer nos



contemporains. Ceci est un dévoilement pour nous. Que nos contemporains soient dans une tradition religieuse comme la tradition musulmane, ou dans une tradition spirituelle comme le bouddhisme, ou qu'ils se situent dans une quête spirituelle sans utiliser l'appareillage intellectuel, rituel, social d'une tradition religieuse ou philosophique, il y a pour nous un dévoilement de quelque chose qui est inconnu parce que, précisément, l'humain qui est en face de nous "advient".

C'est pour cela que notre mémoire doit être ouverte. Parce que, quelque part, tout a déjà été dit mais qu'en fait la réponse est à donner. N'oublions pas que le tombeau est vide, que nous sommes renvoyés à un lieu où nous ne voulons pas aller : qui veut aller au pied de la croix ? Ce lieu, certains y sont emmenés ou placés, malgré eux, par une violence extrême, comme Jésus l'a été. Le tombeau de Jésus reste vide, ce vide nous devons le laisser. Et en même temps, il nous renvoie à la croix, où va être renvoyé notre contemporain, celui qui est notre compagnon. Nous attendons ce lieu, nous cherchons ce lieu. Nous connaissons dans l'histoire de l'Église des périodes où l'on a fermé la mémoire. Et nous nous en repentons ! »

2. "Une Église du seuil"

De nombreux carrefours ont noté le mot "seuil". Il nous est apparu avec deux versants :

« À partir des cinq critères proposés par Joël, aboutissons-nous à une Église du seuil, ou à une Église disséminée ? C'est-à-dire une Église de réseaux, de toiles d'araignée. La question essentielle est alors : Qu'en est-il du lien entre les différents pôles, entre les différents îlots ? Comment va se fabriquer le chrétien de demain, dans un tel contexte ? »

« Nous tenir sur le seuil, c'est premièrement être confronté à la question : "Pourquoi le devenir humain ne se sent-il pas concerné par la parole chrétienne ?" Mais se tenir sur le seuil, c'est aussi l'aspect bousculant des forces de vie et de mort, vécues par les personnes que l'on côtoie. Nous côtoyons des personnes, dans notre entourage professionnel, qui n'ont rien de chrétien, qui recherchent plutôt le gain et l'argent. Dans une première approche, ils semblent distants de nous ; et puis, lorsqu'on les approche, on se rend compte qu'ils sont habités par une humanité qui est proche de la nôtre. Comment alors nous situer par rapport à cela ? »



Joël Chérif : « Le chantier qui s'ouvre pour nous maintenant gravite autour de la formule que nous avons prise "proposer la foi". Proposer la foi pose précisément la question du lien entre les deux seuils qui viennent d'être cités.

Le premier seuil consiste dans les lieux où l'homme est en jeu et où nous sommes en jeu comme hommes. Il faut y être et je ne suis pas convaincu que nous en prenions tous – moi le premier – la mesure. Comme personne, comme "communauté missionnaire", il faut que nous nous interroguions : "Où sommes-nous ?". On ne peut pas être partout, mais il ne faut pas rater l'endroit où l'on est.

Le second seuil est dans la ligne de la tradition MDF, mais il est plus difficile à expliquer. Là où quelque chose "se dialogue", là où quelque chose se cherche du devenir humain : ce n'est pas étranger à l'Église. Cependant, il faut laisser cet espace libre. C'est la raison pour laquelle j'ai employé le mot "seuil". Ce n'est pas étranger à ce qui est en jeu dans l'Église : une fraternité où chacun peut répondre à la question : "Qu'as-tu fait de ton frère ?" et où nous y répondons en étant dépouillé à la suite de Jésus.

Mais, en même temps, nous avons besoin de la réponse de tous les hommes. Il faut que cet espace de dialogue qui a des mots, qui a des gestes de lutte et de solidarité, et dont l'un des enjeux est aussi qu'il ait des rites, c'est-à-dire des gestes symboliques ; il faut que cet espace soit libre. Comment l'Église peut-elle accepter d'être engagée dans de tels espaces, en ne mettant pas la main dessus ? Comment nous-mêmes acceptons-nous de nous laisser conduire par nos contemporains dans des espaces de dialogue qui dépassent la relation moi et lui, parce que le dialogue entre moi et lui a pour enjeu la fraternité de l'humanité ? L'enjeu n'est pas simplement que je vais devenir moi-même et que l'autre va devenir lui-même, l'enjeu c'est la fraternité de l'humanité. Comment sommes-nous capables de construire de tels espaces, libres, gratuits, où l'Église y soit pleinement, où nous y soyons pleinement, mais qui ne soient pas dans nos mains. C'est un des chantiers pour la communauté missionnaire que nous formons ou que nous sommes invités à former. »

•
• •



Réactions d'Ernanne Pinheiro :

« On m'a demandé de dire, à partir de la sensibilité brésilienne, comment j'ai senti tout ce qu'on a vécu ici. Pour moi, la session a été "une douche d'espérance". Les points les plus forts, d'après moi sont :

- l'esprit de famille, une famille missionnaire avec les grands-pères, les oncles, les tantes, les neveux...

- l'engagement missionnaire en situations de frontière... Là où le futur du monde se construit.

- les moments de prière : profonds et concrets, avec beaucoup de sensibilité. C'est là où je me suis senti le plus proche du peuple brésilien.

Voici les questions que je me suis posées pendant les trois jours :

- Un climat de perplexité. Quand on parlait des mutations et des incertitudes, parfois cela me semblait très dramatique : une avenue sans sortie. La complexité donne l'impression qu'on n'est pas capable de l'affronter. À cause de tout cela, on peut perdre la chance de percevoir la valeur de la gratuité des gens, les signes

de disponibilité pour des choses nouvelles. C'est le moment de parler avec le cœur et de sentir la présence de Dieu au cœur des frères.

- Appartenance à l'Église, en France. Le pluralisme culturel et religieux nous amène chaque fois davantage à accepter notre Église comme elle est, avec les défauts, avec les différences, avec la chance pour l'évangélisation... C'est vrai qu'on souffre avec les structures de péché, mais c'est par cette Église qu'on est envoyé en mission. On est appelé à suivre l'exemple des chercheurs scientifiques : "Être humble". C'est sûr qu'on doit dénoncer les mensonges de l'Église, mais il faut assumer l'Église. Le cardinal Newman disait : "Je ne veux pas sortir de la barque (l'Église), mais je veux rester loin des machines."

- "Proposer la foi" : chez nous, cette expression a une odeur de prosélytisme. Au Brésil, nous parlons plutôt de "socialisation de la foi" : l'héritage et l'expérience. Le témoignage de la foi suppose la vie et la parole (de Dieu). À ce sujet, le dialogue interreligieux nous pose de nouvelles questions sur notre manière d'explicitier la foi. Pour nous, la socialisation de la foi suppose, au-delà de la réflexion, les symboles, la fête, les sentiments.

Envoi

par M^{gr} Georges GILSON

évêque de la Mission de France et
archevêque de Sens-Auxerre



Dans l'éditorial sur Valpré* que j'avais signé il y a quelques semaines, j'avais dit : « Le "retour de mission" est un travail qui s'inscrit dans l'urgence. Il ne suffit pas de témoigner. Il faut se saisir du vécu et faire œuvre de pensée. Il faut oser le travail d'intelligence de la foi. Il faut porter ce témoignage à l'Église. » Et ça c'est un travail, à mon avis, qui reste à faire. « Ainsi le fit Pierre lorsqu'il rendit compte à la communauté de Jérusalem de la foi vécue par les païens - Actes 11. » On ne va pas conclure mais plutôt laisser ouvert le chemin.

* Cf. *Lettre d'information de la Mission de France* n° 228 (Septembre 2000).

Personnellement, j'ai vécu cette session de deux manières, et donc c'est de l'ordre du témoignage comme tout ce que nous avons partagé si fortement, si heureusement depuis trois jours.

- La première c'est, grâce pour une part à Hugues Ernoult et je l'en remercie, de me renvoyer à Marc et de relire pendant ce temps où nous avons travaillé ensemble ces pages de l'évangile de Marc. Car, pour montrer comment chacun d'entre nous passons par l'épreuve : c'était à 18 ans et je ne pouvais pas supporter d'être "un fils de la guerre", et de découvrir Auschwitz. Si je n'avais pas eu à côté de moi un compagnon de route, qui était un prêtre qui maintenant est mort et qui m'a fait lire "La Peste" de Camus, Job et Marc, je ne serais pas au milieu de vous. Et, pour moi, c'était très important de revenir à cette découverte qu'il n'y avait pas de réponse au pourquoi du mal en l'homme ; mais qu'il n'y avait qu'un chemin. Et vivre sa foi comme un chemin, c'est accepter constamment en effet de se déplacer et d'accueillir de l'autre, des uns, des autres et de soi-même, la capacité du dire de la foi. Et donc, d'une certaine manière,

la MDF a confirmé le magistère, puisque Joël disait ça, il y a un instant.

- Le deuxième sentiment que je veux partager avec vous, c'est la joie d'être ensemble, et de situer l'évêque – là aussi nous nous cherchons – comme quelqu'un qui vit avec. Je crois que c'est quelque chose que j'ai appris en arrivant à la Mission de France. Il faut "vivre avec".

Alors je conclus en disant : « Bravo pour ce grand temps que nous nous sommes donné. » Car véritablement, pour moi, la "communauté missionnaire" que nous cherchons ensemble, que nous débattons ensemble, et dont nous allons, j'espère, éclairer la route en 2002, elle est là : elle se vit avant de se dire. Je crois que c'est une grande avancée. On va conclure par une liturgie, ce qui est fort et bien. Mais, auparavant, je tiens à lire ce que j'ai écrit :

« Jean et Jacques. Jean n'aime pas les grandes phrases, lui qui a le génie de la synthèse et de l'exposé – j'en sais quelque chose. Simplement, en votre nom à toutes et à tous, je veux lui dire merci d'avoir tenu la route. Et je lui dis ma gratitude. Servir le gouverne-

Conclusion

ment de la Mission de France n'est pas simple – croyez-moi –, cela oblige à une attention quotidienne. Je crois qu'ensemble, en équipe, et avec vous toutes et tous, mais grâce à lui, Jean a permis un chemin pour la Mission de France demain. L'avenir existe. J'en suis convaincu. Nous aurons une communauté apostolique – voyez que je fais bouger le mot – dont nous témoignons déjà ici. Je voudrais dire à Jean aussi qu'il signe son temps de mission en recevant mission au-delà de notre frontière française, mais proche de nous. Je le remercie de tout cœur, vraiment comme un frère, pour cette disponibilité. Cet

envoi nous engage, toutes et tous, moi le premier qui sais les liens profonds qui nous unissent.

À Jacques, je dis qu'il est le bienvenu, heureusement ! Dès cet après-midi, je monte à Tignes. Nous allons apprendre à nous connaître, pour mieux servir, là-haut sur la montagne. Il y a peut-être un petit danger : c'est que nous y restions tous les deux ! Soyez sans crainte ! Le Perreux sera notre maison, avec l'équipe. Cette maison sera la nôtre.

Merci Jean ! Merci Jacques !

Ce sont les fils du tonnerre !! (Applaudissements).



Poursuivre la réflexion

par Christophe ROUCOU

prêtre de la Mission de France



**Christophe est
responsable du
Service Recherche
Formation et
directeur de l'École
pour la mission.**

**Il est membre de
l'équipe épiscopale de la Mission de
France.**

Au terme de ces trois jours de réflexion et de célébration, nous sommes devant l'exigence de poursuivre le travail théologique, le travail d'intelligence de la foi que nous avons entrepris à Valpré. C'est ensemble que nous avons à le poursuivre dans la complémentarité de nos compétences et de nos lieux de vie, dans un aller et retour permanent entre ce que nous recevons et vivons de la Tradition chrétienne et ce que nous expérimentons et découvrons du monde dans lequel nous vivons.

Vous l'avez bien senti dans les différentes interventions et témoignages, à la Mission de France nous pensons que nous sommes devant un changement radical de civilisation, des mutations qui touchent notre société, ses références, notre conception de l'homme et donc celle de la foi en Dieu dans ses racines, dans ses fondements.

Si nous sommes bien devant un monde nouveau qui est en train de se faire, s'il y a bien un homme nouveau qui est en train de se constituer, dont nous avons du mal à appréhender les traits, notre tâche n'est pas seulement de l'ordre de l'adaptation du langage de la foi ou des formes de vie ecclésiales. Nous sommes devant une tâche de réinterprétation de notre Tradition Chrétienne, nous sommes conduits à nos racines, au cœur du mystère de l'homme et de la révélation de Dieu en Jésus.

C'est une tâche tout à la fois de compréhension, d'intelligence du monde nouveau qui naît et une tâche d'invention de

chemins qui permettent d'y vivre selon la foi chrétienne.

Nous pouvons repérer trois grands chantiers qui s'ouvrent pour nous :

• Comprendre ce monde nouveau

Nous ne prétendons pas avoir fait le tour des mutations en cours dans notre monde que Favez Saad appelle "un monde cassé...éclaté".¹ Nous percevons la globalisation du monde mais nous comprenons mal quel homme nouveau se dessine. Nous sommes souvent désemparés devant les défis des découvertes scientifiques et de leurs conséquences éthiques. Que devient l'homme ? Quelles peuvent être ses références ? Pouvons-nous vivre sans fondements ?

Nous n'avons pas fini d'écouter et d'entendre ce que nos contemporains ont à nous

¹ Cf. LAC 205, novembre-décembre 2000, p. 52.

² Cf. LAC 175 & 176, "À l'écoute de l'homme contemporain".

dire, sur ce qui se joue aujourd'hui dans les mutations de ce monde. Nous avons commencé à le faire, à Lyon en 1995², la tâche est à poursuivre.

Et nous avons à nous dire en quoi ce monde nouveau interpelle-t-il la foi chrétienne ? En quoi aussi la foi peut-elle tenir sa force prophétique et contestatrice vis-à-vis de lui ?

● Ouvrir des itinéraires de foi

Si nous débattons de l'expression "proposer la foi", nous avons la conviction que la parole de Jésus peut intéresser tout homme. Mais comment ? Où ? peut-elle concerner leur existence et devenir parole de vie, itinéraire de vie ?

Ce chantier est à double dimension : il s'agit du contenu de la parole chrétienne que nous portons et des chemins que nous proposons. Le contenu de la parole : en quoi est-

elle parole de vie, de liberté, de libération pour nos contemporains ? Les chemins que nous proposons : nous avons à ouvrir des chemins, des itinéraires où des contemporains puissent découvrir la foi, à la manière des disciples de Jésus chez saint Marc³.

Dans la société française, nous sommes devant le défi de la disparition d'une culture religieuse : comment proposer la foi en l'absence d'un fond religieux ? À la question "Croyez-vous en Dieu ?" 51 % des 18-24 ans répondent "non" (contre 81 % de réponses positives en 1967), selon un sondage publié par *La Croix*⁴. Une culture chrétienne a disparu. Pour ces gens-là qui n'ont pas cette culture, comment allons-nous ouvrir aujourd'hui des chemins, des itinéraires de foi ?

Nous avons à penser la foi comme une initiation et non pas comme un savoir à adopter ou à rejeter. Il nous faut retrouver la culture de l'initiation à la foi. Cela suppose de l'imagination, de l'invention. Plusieurs(e)s parmi nous sont déjà engagés

² Cf. Hugues Ernoul, p. 38.

⁴ *La Croix*, 16 juillet 1997, sondage CSA/ La Vie de février-mars 1997.

dans cet effort d'une pédagogie de la foi pour des jeunes et des jeunes adultes aujourd'hui.

Si l'École pour la Mission a un sens, c'est bien dans le cadre de ce chantier : avec une nouvelle génération de chrétiens penser la foi pour aujourd'hui et ouvrir des chemins.

● Quelle Église dans notre société ?

Beaucoup ont retenu l'expression de "seuils" utilisée par Joël Chérief ; ces lieux où le mystère de l'homme dans ses expériences fortes, dans ses quêtes et le mystère de Dieu présent par sa Parole et son Esprit peuvent se croiser, se rencontrer.

Nous avons à repérer les seuils où nous nous trouvons déjà, à discerner comment s'y invente l'Église, c'est-à-dire comment elle s'y rend présente et comment des jeunes et des adultes de ces cultures nouvelles y ont accès.

Par exemple, dans les dialogues que nous vivons et engageons avec des amis qui ne sont pas chrétiens, avec des jeunes qui se posent des questions aujourd'hui, avec des

amis qui sont musulmans nous croyons que l'Église se trouve en jeu et engagée par nous-mêmes et par d'autres.

Il s'agit d'un double mouvement : comment l'Église se rend sur les seuils et comment les gens du seuil peuvent trouver leur place dans l'Église.

● Prendre place dans les recherches de l'Église de France

En novembre 2000, à leur assemblée de Lourdes, les évêques de France ont ouvert un dossier intitulé *"Des temps nouveaux pour l'Évangile"*. Nous nous reconnaissons dans ces propos du Père Louis-Marie Billé à l'ouverture de l'assemblée des évêques :

« Nous savons bien qu'il n'existe pas d'évangélisation sans dialogue. Nous ne pouvons pas apporter toutes les réponses avant d'avoir écouté les questions. Nous ne pouvons pas écouter seulement des questions pour lesquelles nous avons des réponses. Le dialogue à vivre est d'ailleurs au-delà du rapport entre les questions et les réponses. Il tient à ce qu'un même Esprit est à l'œuvre chez l'évangé-

lisateur et chez l'évangélisé et que le premier, s'il sait ce qu'il propose, accepte aussi d'être converti par celui qui a bien voulu l'écouter. »⁵

En poursuivant notre recherche, nous souhaitons apporter notre contribution mo-

deste à ce discernement que les évêques de France engagent, sans oublier l'apport et le questionnement de ceux et celles qui vivent dans d'autres cultures, sur d'autres continents.

La session de Valpré,
14-16 juillet 2000,
a été préparée et animée
par le Service Recherche
Formation de la MDF,
une équipe composée de
Dominique Bourdin,
Joël Chérif, Gilles Couvreur,
Hugues Derycke, Hugues
Ernoul, Jean-Marie Ploux,
Nicolas Renard et
Christophe Roucou.

**Les équipes de la Mission de France, de l'Association, de Galilée
et leurs partenaires engagent
une réflexion commune**

**en partant des apports de la session de Valpré.
D'autres personnes s'y relient à travers des réseaux.
Pour les y aider un document de travail a été élaboré.**

Si vous êtes intéressé, vous pouvez le demander en écrivant à :

**Service Recherche Formation
Mission de France
BP 101
94170 Le Perreux-sur-Marne
e-mail : mdf@club-internet.fr**

⁵ Père Louis-Marie Billé, Discours d'ouverture de l'Assemblée de Lourdes 2000, D.C. 2237, 3/12/00.